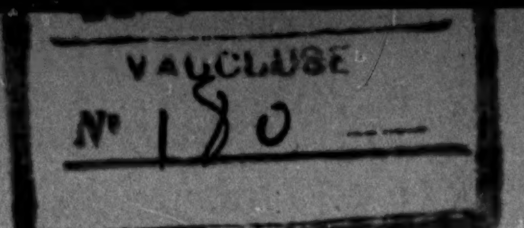



21me Année Juillet 1934

# Cahiers du Sud

## POESIE ■ CRITIQUE ■ PHILOSOPHIE ■

2582

SOMMAIRE





REDACTION - ADMINISTRATION : 10, Cours du Vieux Port, MARSEILLE
AGENCE GÉNÉRALE : Librairie JOSÉ CORTI, 6, rue de Clichy, PARIS
France : Le Nº : 5 fr. Étranger : 6 fr. 50

N° 163. 21me Année. Juillet 1934.

# Cahiers du Sud

*Tome XI. — 1er Semestre 1934.*

## Les Voix de la Terre

Les voix qui viennent de la Terre se font entendre. Elles retentissent dans les villes. Elles sont ardentes, impérieuses.

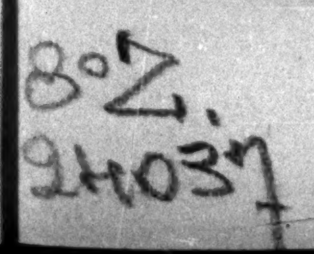
— L'heure est venue de prendre parti, disent-elles. Il faut entrer dans la bataille. Le sort de l'humanité s'y joue. Il faut être patriote ou communiste, fasciste ou libéral. Il faut être avec ceux-ci contre ceux-là.

— Est-il donc impossible d'être un homme, tout simplement. Un homme de nulle part et de partout ?

— Oui, c'est devenu impossible. »

Les évènements émeuvent les esprits comme les corps. L'action est contagieuse, suggestive. Les représentants des valeurs spirituelles, dont le rôle, pensent-ils eux-mêmes, est de tenir en respect les forces vitales, ou tout au moins de ne pas s'y soumettre sans prendre la précaution et la protection d'un jugement clair, se sentent ébranlés. Il a suffi d'une émeute comme celle du 6 février pour jeter presque tous les intellectuels dans un cas de conscience qui s'est généralement résolu par une adhésion. Il est même arrivé que l'adhésion ait précédé le cas de conscience. Car il y a une action pure, qui se passe de réflexion et de connaissance, comme il y a une pensée pure qui se protège autant que possible de l'action.

Aussitôt, les méthodes de l'esprit ont été mises au service de la volonté d'agir. La prédication passionnée s'est réveillée comme aux jours de 1914. Même par-



tialité, même éloquence. Si Dieu n'est pas dans le combat, mobilisé à son profit par chacune des deux armées, l'esprit, lui, veut y être. Il endoctrine et systématise. Il démontre, proclame, affirme. On ne compte pas un intellectuel ou un homme simplement raisonnable qui n'argumente et ne prophétise pour justifier son action politique.

En dépit des apparences, il est plus difficile de résister à la sollicitation des mœurs que de s'y précipiter. La disponibilité est une méthode de culture, mais elle ne vaut rien pour la vie. Elle ne vaut, comme la vie elle-même, que si l'on sait risquer de la perdre.

Aucun homme, au surplus, n'est sans attaches sociales. L'éducation d'enfance, les rencontres de l'adolescence, les lectures de la jeunesse, les intérêts matériels de l'âge mûr lui ont donné une place et des préférences. Heureux celui qui peut encore choisir, n'est-ce pas ? Qui ne se sent ni prolétaire, ni capitaliste, ni opprimé, ni oppresseur, ni patriote, ni révolté, ni croyant. Heureux, mais sans intérêt pour tous les autres. A moins qu'une générosité subite, une adhésion spontanée, comparable à la grâce, qui, elle aussi, choisit ses élus, ne lui assigne un camp et ne lui fasse une âme pour le combat.

Un simple examen de conscience devrait suffire à entrainer cette adhésion-là. Des hommes meurent et souffrent : nous devons les secourir. Des hommes sont opprimés par d'autres : nous devons les délivrer. Une plus grande justice, une paix durable sont possibles : nous devons en hâter l'accomplissement. Certes, parce que des Lapons se lamentent au septentrion, nous n'allons pas nous embarquer ce soir, encore que Saint Louis soit allé en croisade et Byron à Missolonghi. Mais à chaque fois que sous nos fenêtres, dans notre maison, surgit le combat, force nous est bien de prendre les armes. C'est une de nos obligations d'homme. Si la pitié humaine, à distance, n'est pas suffisante, si les intérêts personnels ne sont pas en jeu, il y a le spectacle immédiat et insoutenable de l'injustice. Que votre ami soit opprimé sous vos yeux (et tous les opprimés ne sont-ils pas, à cause de cela, nos amis ? ), que votre frère ou votre fils soit ramené mort, resterez-vous insensible ? Aurez-vous la sagesse de Gisors, le personnage de Malraux, et ferez-vous de votre gran-

de douleur une plus grande sagesse ? Vous direz-vous que tué par une balle ennemie, ou par une balle amie qui se soit trompé de route, ou par une pierre détachée d'un toit, ou d'un arrêt du cœur, à force d'émotion, le jour de la révolution triomphante, c'est la même chose, la même fatalité de la « condition humaine » ?

Dans une lettre émouvante et démonstrative, Ramon Fernandez vient de signifier son adhésion à la cause prolétarienne (1). Il n'ignore pas les circonstances de la trahison du clerc. Il sait que si penser ne dispense pas d'agir, agir ne dispense pas de penser juste. Il ne cherche pas à « humilier les valeurs de connaissance devant les valeurs d'action ». Mais il considère sans doute que le livre de Benda, instrument précieux d'élucidation et de correction dans le désarroi présent des intelligences, est sans utilité pour la résolution d'un cas de conscience intellectuel. C'est là que la trahison est possible : lorsque l'adhésion de l'homme entraîne celle du philosophe. Chez Fernandez, les résistances sont encore grandes. Mais elles s'amenuisent et c'est pourquoi sa lettre est adressée à André Gide.

*
* *

Si l'adhésion de Gide au communisme nous trouble plus qu'aucune autre, c'est parce que ses livres nous avaient renseignés sur le prix véritable de la vie. Elle rompt avec une anarchie suprême, qui dominait les systèmes et les disciplines et qui nous semblait répondre aux complexités de la nature, à ses antagonismes, à ses profondeurs. Il nous a donné lui-même ses raisons. Elles nous éclairent, mais ne nous suffisent pas. Nous voulons savoir comment il adhère et jusqu'où il adhère.

Cette sympathie spontanée et l'énorme rupture qu'elle entraîne, cette condamnation d'une société qui s'est elle-même perdue ne devraient pourtant pas nous surprendre. Gide fut toujours l'homme des détachements et des renaissances. Son œuvre évoque une métempsychose esthétique et morale, où l'amour quitte

---

(1) N. R. F. du 1er Avril 1934.

ses objets pour aviver sa propre flamme. Aujourd'hui, pour lui, il ne s'agit plus d'un choix — ce choix toujours difficile — mais d'une fatalité. Et la part d'initiative qu'elle comporte est dans le rythme même de la vie : aider les vivants à remplacer les morts.

L'élément important, l'élément nouveau à nos yeux, c'est que Gide croie désormais au Progrès. Il invoque un plan supérieur de l'humanité, auquel nous pourrons accéder par un grand effort de révolution. Par delà les notions de race, de nation, de classe, fondues et oubliées dans la réalité de l'ordre futur, il distingue une image plus claire de l'homme, plus véridique, moins douloureuse. Plutôt qu'à un sentiment humanitaire, c'est à un idéal humaniste qu'il apporte le prestige de sa personne intellectuelle et morale.

Insaisissable et libre, l'esprit dépend certes du social. Bien des pensées profondes sont parties avec les têtes éclatées des morts à la guerre. Toutes les époques n'ont pas apporté la même contribution aux œuvres de l'intelligence ; elles sont inégales dans les aspirations collectives comme dans les approfondissements individuels. Mais la notion de l'humain échappe aux circonstances. Quels que soient le mensonge et la corruption, quelle que soit la responsabilité des hommes dans le désordre et la misère, elle peut être saisie dans sa pureté et définie dans sa profondeur. Celui qui subordonne son jugement sur la vie aux règles de la politique et du social blesse en soi-même le sens de l'universel. Il s'avoue non-psychologue. Gide sait cela. Il connait la parole de Gœthe : « Dans notre petit cercle, on ne s'occupait ni de gazettes ni de nouvelles; notre affaire était de connaître l'homme. »

Reconnaissons pourtant que Gide ne s'est jamais heurté de front à la philosophie abstraite. Il a toujours préféré les sciences naturelles aux sciences exactes. Il nous a habitués à chercher l'essentiel n'importe où, à découvrir le divin dans les œuvres du démon. Il veut que le métaphysique s'engrène directement dans le physique et que l'esprit extraie son aliment de toute chose. Pour lui, le spirituel est le concret. Il a toujours eu une attitude positive devant la vie. Aujourd'hui, il considère que la lutte des classes — bien plus que celle des nations et

des races — constitue la donnée actuelle de notre destin et qu'elle exige l'enjeu de notre existence. Ménalque ne s'éloignera donc plus des foyers et des villes ; il a trouvé, dans la cité même, des sujets de compassion et d'enthousiasme. Les spectacles et les communions que lui offrait la nature, la vierge et libre nature, lui sont offerts maintenant par les hommes eux-mêmes, par la communauté des hommes, toujours candides, toujours brutaux. Il participe à leur destinée. Participer, n'était-ce pas déjà son esthétique ? Oui, ce l'était. Mais il se gardait toujours en quelque point disponible, inviolable, conscient de son privilège de liberté, sensible aux hiérarchies de l'intelligence.

S'il est vrai que l'immoraliste se soit fait une morale, s'il ne refuse plus que la vérité soit enfermée dans un dilemme, s'il s'est donné pour ne plus se reprendre, nous n'en écouterons pas l'aveu sans tristesse. Comment pourrions-nous considérer qu'il ait souscrit de cœur léger, d'esprit joyeux, à une doctrine étroite et rigide? Comment accepterions-nous qu'il exclue la métaphysique, alors que son œuvre impose en tous lieux une interrogation muette sur l'essence des choses, une insoumission et une permanence de la pensée dans les limites laissées libres par la fatalité, une présence poétique dont nous sommes encore enivrés ?

Voici la réponse. Lorsqu'il s'agit de sauver l'homme, il n'est plus possible de songer à la hiérarchie des valeurs et aux plus précieuses acquisitions de l'esprit. Courons au plus pressé, dit Fernandez. Allons à ceux qui ont faim. Certes, courons-y. Sans oublier toutefois que la faim des hommes n'a pas commencé sur la terre le 6 février 1934 et que leur faim de pain et de vin, si elle passe avant tout, est aussi une faim de soi-même et de plus que soi-même. Elle ne demande pas seulement, cette faim, à nourrir des tissus et un sang, elle demande à maintenir vivante une personne humaine, avec ses prérogatives et ses aspirations. Comment Gide, si généreusement ouvert à son nouvel espoir ne craint-il pas la menace qui pèse sur cette personne-là, uniquement vouée désormais à des fonctions, à des objets immédiats et parfois généreux, mais reléguée à la vie cellulaire, mais perdue en tant que

sujet ? Il écarte une telle crainte: « Je ne parviens pas à me persuader que les Soviets doivent fatalement et nécessairement amener l'étranglement de tout ce pour quoi nous vivons. » Il en espère même davantage: un progrès réel, qui opposerait l'homme à la nature, qui réduirait la fatalité, qui procurerait à l'humanité des assurances de bonheur, qui changerait l'homme profond. A côté de la gravitation universelle et de la gravitation atomique, pourquoi pas une gravitation économique, pourquoi pas même une gravitation sentimentale, dont nous posséderions les clés? Ah, comme on se sent joyeux, d'une joie obscure et primitive, mais puissante, de penser que la nature humaine résiste à une conception mécaniste de la vie; de penser qu'elle réserve à la logique et à la science un heureux accueil, mais en leur assignant des zônes de stérilité. Contre le matérialisme dialectique, abstracteur et inhumain, il est impossible qu'en Gide des protestations ne s'élèvent pas. Il croit toujours, c'est bien évident, à l'irréductibilité de la personne humaine. Mais il pense que la dictature et la discipline conviendraient momentanément à l'individu et que cette grande expérience, ayant purgé l'homme de tant de préjugés et de dogmatismes, l'élèverait à l'état de santé, de pureté et de vérité, à cet état de « Fils du Soleil » qu'imagina Rimbaud.

C'est pourquoi les acquisitions de la personne intelligente et lyrique, ces libertés suprêmes qui ne sont point attachées à l'organisation sociale du monde — fut-elle méthodiquement, logiquement, scientifiquement réalisée — peuvent être sacrifiées à l'amélioration du sort des hommes. Encore qu'inutiles au temporel, elles peuvent être abandonnées, comme le riche de l'Evangile eût abandonné ses trésors aux pauvres de Jésus. C'est un drame personnel, un drame moral, qui n'intéresse pas directement la collectivité, et par là Gide reste dans l'esprit évangélique, dont il ne semble pas qu'il se soit écarté. Le sacrifice volontaire de l'orgueil et de la jouissance — *libido sciendi* — qu'éprouvent le penseur et l'artiste à se rapprocher toujours plus de ce qu'ils sentent être la vérité, à poursuivre leur besogne d'élucidation, d'expression, de purification, est émouvant et au plus haut degré exemplaire. Mais peut-on refouler certaines exigences de pensée,

certains modes de sentir, sans compromettre tout équilibre, sans rendre impossible tout jugement sur l'homme ? « Je crois, dit Gide, que l'âge où purent fleurir la littérature et les arts est passé. » C'est peut-être vrai. En nous, plus d'un doute déjà se lève et plus d'une confirmation déjà se trouve. Mais, fondé ou non, cet arrêt rendu par Gide, s'il est sincère, est le maître symptôme de la conversion. Ici, ce n'est plus la foi en Dieu qui rabaisse l'art, c'est le sentiment du devoir social. Narcisse est deux fois excommunié.

Toutes les conversions se ressemblent. Précipitées par les événements ou par les signes du monde sensible : choc, rencontre, douleur, elles se préparent intérieurement, à longueur de temps, sans qu'on sache si l'économie obscure des corps, celle plus visible mais non moins mystérieuse des sociétés, et cet afflux proprement spirituel du lyrisme à la conscience du poète, sont l'un plus que l'autre ou tous ensemble déterminants. Au bord de la foi religieuse ou de l'adhésion politique, un même amollissement des résistances, une même exaltation des sentiments réalisent la métamorphose qui modifie brusquement, aux yeux du néophyte, les perspectives du monde.



« En attendant des temps meilleurs », écrit Fernandez. Mais il n'y a pas de temps meilleurs pour celui qui a commencé d'agir. De même, il n'y a pas d'évènement assez grave pour décider le sage, autrement que par hasard, contrainte ou surprise, à se mêler à la bataille, à désirer avec le plus grand nombre, à haïr avec tous. L'adhésion impose plus qu'une sympathie avouée ; elle impose un vœu et une action. Par conséquent une doctrine et des méthodes. Une dure épreuve attend le philosophe converti. Souhaitera-t-il, lui aussi, l'aggravation du désordre pour atteindre plus rapidement à un ordre supérieur? Supputera-t-il l'accroissement des misères pour aviver les forces de révolution? Dirigera-t-il l'imagination des hommes vers les appétits matériels, afin de les faire accéder dans le futur à un stade plus élevé de l'humain ? Se résoudra-t-il enfin à la violence ?

On pourrait croire que le moment soit venu, pour les intellectuels, d'entrer dans la voie nietzschéenne. Keyserling, ce merveilleux remueur d'idées, éclaire le philosophe solitaire d'une explication nouvelle. « Ce grand esprit s'était institué sans le savoir le champion des forces de la terre », dit-il. Certes, mais Nietzsche ne prêchait pas l'attachement aux biens, ni l'égoïsme. Les fruits qu'il offrait à Dionysos, pour avoir mûri dans les jardins terrestres, n'étaient pas ceux de la politique. Il prêchait un individualisme actif et héroïque, qui protégeait un centre de silence et d'immobilité, une certaine contemplation de l'éternel. Chez lui, les atomes lyriques, dans leur ronde folle, tournaient autour de ce refuge central de spiritualité. Et sa croisade contre l'esprit s'autorisait des plus hautes exigences de l'esprit, de ses plus grandes ferveurs, de ses prophétiques intuitions. Sa conscience était le champ symbolique d'une bataille qui, depuis, se livre dans le monde sous nos yeux, avec nous et malgré nous. Le premier, il exprima « la scission tragique entre la conscience de l'Esprit et celle de la Terre, inévitable aujourd'hui pour toute âme qui ne s'ignore pas elle-même. (1) »

Ainsi, les forces de la Terre, qui agissaient déjà sur Nietzsche, agissent maintenant sur nous. Il n'était donc point impossible que Gide, qui rechercha les nourritures terrestres dans son temps poétique, obéît à ces forces-là dans son temps moral. Il a plus de raisons encore que Nietzsche d'appeler une action régénératrice. Son adhésion n'est pas seulement motivée par un mouvement d'altruisme mais par l'horreur que nous éprouvons tous devant la falsification générale de la vie. La Société « où tout le monde triche » s'est pénétrée de fausseté et d'ironie jusqu'en son vocabulaire. Ce que nous lisons chaque jour, ce que nous essayons nous-mêmes d'écrire est à l'avance condamné. La vérité ne commence que plus loin, au-delà d'un espace interposé, « au-delà de toute opinion possible (1), c'est-à-dire au-delà des systèmes et des propagandes.

Les poètes souhaitent la Révolution qui sauverait les mots eux-mêmes de l'arbitraire et de la corruption

(1) H. de Keyserling. *La Révolution Mondiale* (Stock)

et qui nous rendrait aux « désignations exactes » de la Chine antique. Mais cette révolution ne se fait pas seulement dans la rue: elle est d'ordre intime. Elle exige « une liberté intérieure comme jamais encore il n'en a régné sur la Terre (1) ». Une liberté intérieure qui n'a jamais été si fragile et si menacée.

Il semble impossible de ne point tendre à cette société communiste où le travail humain trouvera son sens et sa fécondité. Il semble impossible, sans lâcheté et sans égoïsme, de ne point s'employer à l'avènement d'une «condition humaine» plus digne et accessible à tous; de ne point s'associer à l'organisation rationnelle de la justice sociale. Mais il est impossible aussi de partager des espérances illusoires; de rompre avec un pessimisme fondé sur la connaissance intuitive; de repousser, comme fragiles et morbides, les signes qui se lèvent dans le champ poétique et moral; de désavouer enfin la nature profonde des choses. Ainsi s'expliquent nos résistances. Nous savons que « l'esprit est faible et puissant à la fois » (1). Personne en effet, ne mourrait sur la place publique pour défendre Hamlet ou Platon, si ce n'est Don Quichotte. Et nul ne mourra jamais pour Don Quichotte. Mais les voix de la Terre, qui dominent actuellement le concert et font autour de nous les ténèbres et l'angoisse sont aussi celles de la vie. Elles travaillent contre l'esprit et leur accent inhumain nous blesse jusqu'au fond du cœur. Pourtant il n'est de crise de croissance, il n'est de révolution dont il ne jaillisse, tôt ou tard, des fruits spirituels. Concevons au moins que les voix de la Terre seront à leur tour dominées; que la parole de Socrate, momentanément reniée, reprendra sa force d'équilibre et de mesure. L'homme n'appartient en effet ni à sa langue ni à sa race (ajoutons : ni à sa nation ni à sa classe). « Il n'appartient qu'à lui-même. »

Devant la marée envahissante, nous serions tentés de laisser faire Dieu, la nature et les hommes, de gagner d'un pas égal et tranquille le monastère le plus proche. Mais ce doux fatalisme n'est plus possible. Il y eut un temps pour la vie contemplative comme il est

---

(1) H. de Keyserling. *La Révolution Mondiale* (Stock)

aujourd'hui un temps pour la vie sociale. L'ambition humaine a rompu avec les vocations et les castes, où chacun, dans une seule place, suivait une seule voie, avec la paix en sa conscience. L'homme moderne, lui, est à la fois clerc et laïc, poète et guerrier, ingénieur et métaphysicien. Il veut la totalité des charges et des espérances sur les mêmes épaules. Il se sent au carrefour de toutes les routes. C'est pourquoi il exaspère en lui-même les antagonismes élémentaires, mêlant en un conflit apparemment sans issue le terrestre et le spirituel, la logique et l'irrationnel, l'individu et le groupe, l'action et la connaissance. Dans cette complexité des notions, nous cherchons un chemin. Faute de pouvoir consentir à l'action obscure et à l'inacceptable violence, nous souhaitons d'aller vers ces « désignations exactes », régulatrices du monde, garantes de la primauté du spirituel. Nous ne les retrouverons pas, nous crie-t-on de toutes parts, sans des bouleversements et des holocaustes. C'est possible. Plaise alors aux forces telluriques que pour transfuser ce sang nécessaire à la vie même de l'esprit, il n'en faille pas trop répandre.

Roger SECRÉTAIN.

Avril 1934.

# Poèmes

## *COMME JE VOUS VOIS*

*Ceux qui me voient venir,*
*moi aussi, je les vois venir.*
*Un jour le froid parlera,*
*Le froid repoussant la porte montrera le Néant.*
*Et alors, mes gaillards, et alors ?*
*Petits déculottés qui plastronnez encore [poque...*
*gonflés de la voix des autres et des poumons de l'é-*
*Tout le troupeau je le vois dans un même fourreau.*
*Vous travaillez ? le palmier aussi agite ses bras.*
*Et vous guerriers, soldats au bon cœur, vendus béné-*
*votre belle cause est mesquine. Elle aura froid [voles,*
*dans les couloirs de l'histoire, Comme elle a froid!*
*je vous vois en tablier, moi, est-ce curieux !*
*je vois le Christ aussi — Pourquoi pas ? —*
*comme il était il y a près de 1940 ans*
*plus beau, c'était déjà fini,*
*le visage rongé des baisers des futurs Chrétiens.*
*Alors ! ça marche toujours la vente des Timbres pour*
*[l'au delà ?*
*Allez, au revoir tous, je n'ai encore qu'un pied dans*
*Adios ! [l'ascenseur,*

## LE LIVRE DES RECLAMATIONS

*Qu'est-ce que vous m'offrez?*
*Qu'est-ce que vous me donnez?*
*Qui me paiera du froid de l'existence?*
*Au poisson on donne le hameçon,*
*Et à moi? Qu'est-ce que vous me donnez pour ma soif?*
*Qu'est-ce que vous me préparez?*

*La nausée dit au vomissement: « Viens »*
*Mais le vomissement,*
*comme la fortune qui se fait attendre...*
*mais le moment*
*comme une époque qui va son lent chemin...*
*mais de qui parle-t-on ici?*
*Oh rage, rage sans objet*
*Oh non, on ne rit pas dans la toile de l'araignée*
*on l'attend*
*on la voit si rarement*
*Elle a laissé des tas de toiles derrière elle*
*qu'elle oublie*
*Et nous, nous attendons pris dans les fils.*

*Les enfants que j'eus ne ressemblaient pas à leur père.*
*C'étaient des rats.*
*Ils couraient beaucoup plus vite que leur père*
*leur père n'aurait jamais pu les suivre.*
*.... les autres étaient des loups*
*et pourtant les loups se firent manger*
*les autres étaient des biches*
*les biches avec la compétence des herbivores*
*entretinrent leur vie paisiblement.*

*« Non ! » dit la balle au chasseur*
*J'en ai assez de vivre en carabine »*
*Alors, le chasseur la libère*
*et joyeuse elle s'en va tuer quelqu'un au loin.*
*Les désastres s'appellent les uns les autres*

*et se racolent*
*« il y a du mal à faire ici »*
*Alors ils s'en viennent*
*chacun avec sa tête, même la guerre, même la mort,*
*et même la surdité qui n'entends rien*
*entends l'appel et vient occuper son siège.*

*Fouettez, mademoiselle voulez-vous...*
*— « mais, chéri... »*
*... mais déjà les domestiques la flamme dans l'œil*
*la déshabillent.*
*— « Allons du calme, ma jolie, ne vous étranglez pas»*
*Bonheur ! bonheur !*
*L'un a besoin d'un oignon pour pleurer*
*l'autre n'en a pas besoin*
*Nous lui arrachâmes un sein puis nous le regrettâmes,*
*il n'en restait plus qu'un à arracher.*

Henri MICHAUX.

# Les Étrangers et l'Ame Italienne

Les chemins de fer, entre 1860 et 1880, aidèrent puissamment *settentrionali* et *meridionali* d'Italie à se fondre après la longue coupure historique du passé. Mais il était facile, pour les Italiens, de se retrouver ; l'obstacle entre eux n'avait été qu'artificiel. Pour les étrangers ce fut tout le contraire ; les chemins de fer et les autos mirent également à leur portée les châteaux des Pouilles comme le Palazzo Vecchio, les ruines grecques en Calabre comme le Palatin; mais ils leur rendirent moins visible l'Italie des âmes, qui était plus près des voyageurs du temps de Gœthe et de Mme de Staël.

Enfant, j'avais découvert avec délices à la maison de vieux guides de voyage en Italie au XVIII[e] siècle; je n'ai jamais oublié les émotions que je tirai d'une *Guida di Viaggio in Italia per un gentiluomo polacco* et son appendice en quatre colonnes de *Conversazione in italiano, latino, françese e polacco*. Tout y était, et dans le livre et dans la *conversazione*, et presque tout sur le même plan ainsi que le veut la vie: archéologie et cuisine, musées et femmes, grandes routes et *ricevimenti* (vie de salons). Quel cimetière d'idées empaillées, en comparaison, que ces *Sensations d'Italie* — je ne cite pas un titre mais un genre — avec leurs pâmoisons sur de petits peintres florentins : on sent que les auteurs ne pensent, sortis à la lumière des rues, qu'aux pages qu'ils vont écrire; et perdent ainsi cette intégration de l'ancien et de l'actuel qui, seule, peut faire comprendre une terre et un peuple.

Voir une terre, connaître un peuple, ce sont là des réalisations ou intelligence et culture ne valent pas grand' chose si elles ne sont pas vivifiées par une profonde curiosité humaine.

Curiosité, encore plus que sympathie ou amour.

Lorsque, parfois, j'ose soutenir que je connais la Chine, la seule raison subjective que je puisse en donner est que, revoyant après douze ans les toits arqués de la Yung-ting-men à travers le ciel poussiéreux du Chi-li, mon cœur battit presque comme au retour à la patrie; et pourtant la Chine peut tout offrir — n'a-t-elle pas été mon maître, ne fût-ce qu'en relativité — mais pas des émotions du sentiment.

Ce qui fait le voyageur n'est pas la distance du pays parcouru, mais la capacité de voir, de se fondre avec l'âme du pays. J'ai vu des touristes standardisés en Mongolie et de vrais voyageurs dans la plaine lombarde et dans les villages du Var.

Et cette capacité de comprendre ne s'acquiert pas par des livres; il faut l'acheter avec notre existence même. Les Français qui, voulant aller au-delà des musées, arrivent en Italie saturés de Stendhal, les Allemands qui y descendent leur Gœthe à la main me font l'impression de certains Orientaux convertis au catholicisme et lisant dans une de nos cathédrales le même paroissien que la foule des fidèles; ils lisent, mais, pour eux, le sens est tout autre...

Gœthe lui-même ne vit qu'un fragment d'Italie; il s'était détourné avec dégoût du Moyen-Age; et — païen, ou protestant sans le savoir — son antipathie fut excessive pour l'apport de l'Eglise à la vie italienne depuis l'origine des Communes.

Stendhal, certes, aima toute l'Italie: celle de Dante comme celle du Settecento: celle des églises comme celle des palais et des *vicoli*. Mais ce n'est pas tant l'Italie de Stendhal qui est la vraie Italie; c'est Stendhal qui est un caractère essentiellement italien.

Les Italiens qui veulent la réalité et pas de dithyrambes (1) savent bien que l'italianisme de Stendhal fut surtout réaction et dégoût pour la France de l' « enrichissez-vous ». Ce que nous aimons en Stendhal est qu'il sentit combien la dignité naturelle d'un *popo-*

---

(1) Il y a un petit groupe d'Italiens qui exigent des dithyrambes mais seulement pour des industries magnifiques, qui existent d'ailleurs depuis cinquante ans, et pour des assainissements, ceux-là problématiques ; le phénomène se vérifia il y a trois générations au Japon : les Japonais des premières années de l'époque Méji cachaient ou détruisaient leurs laques et leurs porcelaines pour montrer aux Européens combien ils étaient modernisés.

*lano* ou d'un *contadino* forment le fleuron le plus pur de la noblesse de notre peuple (1).

Stendhal, si en éveil pour les âmes, n'eut pas de sensibilité pour le paysage italien; ses livres n'essaient même pas de nous le montrer. Mais les autres, presque tous les autres, nous semblent tellement à côté de l'essence profonde des lignes et des couleurs de notre terre; un seul, Böcklin, me fait l'impression de l'avoir saisie. Encore une fois, chez les écrivains comme chez les peintres, c'est l'excès d'images traditionnelles qui constitue le pire obstacle à voir clairement ce qui est.

Si Stendhal sentit la profondeur et les contrastes des âmes ce fut parce qu'il vécut en Italie comme homme, pas comme écrivain.

On n'est pas en Italie lorsqu'on y vit un calepin à la main : c'est pourquoi Byron, Shelley, Chateaubriand, Lamartine n'y furent probablement jamais. Leur Italie n'est qu'un prétexte à littérature.

Stendhal fut sauvé parce qu'il n'écrivit que pour des lecteurs lointains; il eut la chance de manquer d'éditeurs; tandis que les autres, les célèbres, étaient harcelés de Londres et de Paris pour les Odes, des Mémoires d'outre-tombe...

Conclusion qui n'est paradoxale qu'en apparence : plus un peuple possède une littérature riche et puissante, plus ses artistes ont fixé ses lignes dans des toiles et des statues au renom miraculeux, et plus ce peuple se fige, pour les étrangers, sous un brouillard vénérable et fatiguant de formules dont on reste le prisonnier, même lorsqu'on croit les avoir reniées.

La *terribilità* de Dante est probablement à l'origine de toute une série de légendes psychologiques; comme tout un côté de Stendhal ne s'explique pas si l'on oublie son amour passionné — presque de collectionneur — pour les chroniques italiennes du XV^e siècle.

---

(1) « Dans le fait, je n'avais aimé Paris que par dégoût profond pour Grenoble ». (Vie de H.B. t. II, page 82).
Mais, ce qui ne lui arriva pas en Italie, quand il débarqua à Paris il prit la ville en horreur parce qu'il n'y trouva pas les montagnes qui environnent Grenoble.

Après les étrangers et l'Italie, quelques faits — plus encore que quelques vues — sur l'Italie et les étrangers.

Tout Européen cultivé sait qu'une tradition constante des plus anciennes Universités italiennes — telles que Padoue, Bologne, Pise — fut d'appeler auprès d'elles des savants étrangers; et cela même pour des chaires où une primauté italienne était admise.

On sait moins ce qui constitue peut-être un des traits essentiels de l'esprit italien au XIXe siècle : que pendant trois générations de luttes contre les *Tédeschi* — luttes dont le centre moral se trouvait dans les Universités — les Italiens voulurent toujours garder le contact le plus étroit avec la culture allemande.

Les historiens, les philosophes, les philologues de 1830, de 1848, de 1859 n'interrompaient leurs études sur Fichte et Hegel (1) que pour aller se battre ou pour conspirer contre les princes allemands.

Alessandro Poerio, poète-héros tombé pendant la guerre de 1848, vantait le « cosmopolitismo della testa » comme l'idéal de la pensée italienne de sa génération.

Le peuple partageait l'idée et le sentiment. Niccolini serait un poète oublié si tous les italiens n'avaient répété, de 1848 à 1918, un de ses vers :

*Ripassin l'Alpe e tornerem fratelli* (2)

Pendant la guerre, et même dans les années les plus saturées de violence, comme en 1917, les lettres de nos officiers sont touchantes de pitié humaine dès qu'elles décrivent des rencontres avec des prisonniers. Un de mes amis les plus chers, Giuliano Bonacci, volontaire de guerre, mort sur le Carso, m'écrivait au

(1) De Sanctis traduisit Hegel en italien dans sa prison de Castel dell'Ovo, à Naples.

(2) Qu'ils s'en retournent au delà des Alpes et nous serons frères à nouveau. — En 1920, je voulus me servir de la citation pour présenter au Parlement le traité de Saint-Germain. J'avais griffonné quelques notes pour le bureau qui devait préparer la relation au Parlement : le vers de Niccolini y était, avec la recommandation d'accentuer la cordialité de notre désir de devenir désormais les meilleurs amis de l'Autriche délivrée des ambitions hégémoniques de la Maison de Habsbourg. Dix minutes après le chef du bureau des traités s'annonce et s'excuse d'avoir déjà préparé une relation. Il m'en montre les épreuves; le vers de Niccolini y était. Je n'eus qu'à ajouter quelques lignes plus personnelles et encore plus cordiales — telles qu'un fonctionnaire ne pouvait se permettre de les écrire tout en les pensant.

front d'Orient : « Il faut aller jusqu'à la fin; il faut que nous soyons les maîtres *in casa nostra;* mais hier, pendant un repos, on chantait dans la tranchée à cinquante mètres de nous; c'était le même « cantico tedesco lento lento » du *Sant' Ambrogio;* et j'ai ressenti la même « dolcezza amara » (1).

C'est hier, je sais. Et hier, semble, aujourd'hui, plus lointain qu'un siècle.

Les esprits d'une pureté religieuse pareille à celle de Bonacci sont terrés dans des catacombes. Impossible de concevoir un Giusti écrivant un nouveau *Sant' Ambrogio* ou un geste comme celui de Manzoni, qui aussitôt composé son hymne de guerre contre les Autrichiens le dédia « A Théodore Koerner — nom cher à tous les peuples — qui se battent pour reconquérir une patrie ».

Il y a, certes, des Italiens qui croient, les innocents, accentuer leur *italianità* en copiant à droite et à gauche, de France et d'Allemagne, des théories reniant toutes les plus hautes traditions de la pensée italienne. Mais il est vrai aussi que nulle part on ne voit plus de Théodore Koerner; si le jeune poète allemand revenait dans son pays, on l'enverrait bien vite rejoindre Schiller et Heine dans un camp de concentration.

La maladie est générale bien plus qu'italienne.

Comte SFORZA.

---

(1) Giusti écrivit le *Sant'Ambrogio* en 1846, en pleine oppression autrichienne. Il y décrit le « cantico tedesco lento lento » élevé à Dieu par les soldats allemands dans la vieille église de Milan, la « dolcezza amara » (douceur amère) qu'il en ressentit et la pensée que

*«...quest'odio che mai non avvicina*
*Il popolo lombardo all'alemanno,*
*Giova a chi regna dividendo, et teme*
*Popoli avversi affratellati insienne ».*

(Cette haine qui ne rapproche jamais — le peuple lombard au peuple allemand — Sert à qui règne en divisant et craint — Que les peuples ennemis ne se réconcilient.)

# La Poule aveugle et le Ver de terre

Il y avait une fois une poule, à Madder, qui eut le malheur d'être frappée par une pierre qu'un garnement brutal lui lança tandis qu'elle cherchait des vers. Le coup l'étourdit, et les autres poules, profitant de son triste état, accoururent vers elle et à coups de bec lui arrachèrent férocement les yeux.

La pauvre poule resta insensible pendant bien des heures auprès de la haie du presbytère. A la longue elle reprit ses sens, mais quoique la vie lui soit revenue, elle paraissait complètement désorientée et anéantie. Rien ne semblait devoir l'empêcher de mourir de faim. Elle n'arrivait pas à trouver le blé quand on le répandait à terre, ni à chercher du bec les vers qui sortent dans l'herbe au petit matin.

Cette poule vivait à la ferme du Manoir, quoique le petit champ où se trouvait la basse-cour fût situé par hasard près du jardin du presbytère, la maison où demeurait le prêtre de Madder.

La poule avait toujours eu le plus grand des respects pour son Maître et sa Maîtresse. Dans n'importe quelle discussion avec les autres poules, elle adoptait toujours une attitude conservative et sage. Elle affirmait que l'homme, ainsi que le représentait son patron, était le chef et le sommet de la création, le suprême ordonnateur après la Divinité, et ensuite venaient les oiseaux parmi lesquels les volailles de basse-cour étaient les chefs reconnus.

Pendant un ou deux jours, après l'accident, elle ne savait plus que faire. Elle languissait tout simplement, et pensait qu'elle allait mourir à coup sûr. Mais elle s'aperçut au bout de ce temps que l'appétit lui était revenu, elle essaya de picorer un peu de blé. Son instinct de conservation l'aida à en découvrir, ainsi que quelques brins d'herbe, et de cette façon elle

reçut sa subsistance. Bien qu'elle fut aveugle, ses autres sens gagnèrent plus d'acuité, résultat de son malheur. Elle entendait mieux, et elle apprit à chercher avec ses griffes la nourriture qui lui était nécessaire. Elle attendait près de la porte du grenier et guettait astucieusement le pas de la fille de basse-cour dont elle suivait le jupon. Celle-ci, fille négligente, renversait souvent de petits tas de blé quand elle portait la mesure de grain jusqu'au champ. La poule, ayant entendu tomber le blé, faisait ainsi un bon déjeuner. Elle cherchait aussi diligemment sa nourriture, au moment où les autres poules se chauffaient dans la poussière d'un petit trou de sable, qu'elles rejetaient sous leurs plumes avec leurs pattes. Souvent la poule aveugle découvrait alors ce que les autres avaient laissé échapper dans leur hâte à attraper plus que leur part. Et ainsi elle vécut dans l'abondance prenant tantôt une nourriture ou tantôt une autre jusqu'à la venue de l'hiver.

Ce fut à ce moment, quand les poules cessèrent de pondre, que Mme Told, dont le mari était propriétaire de la ferme, donna l'ordre à la fille de basse-cour de faire plus attention au grain qui, disait-elle, serait probablement beaucoup plus cher pendant l'hiver. Et la fille, pensant contenter sa Maîtresse, ne prenait plus au grenier dans le boisseau, que les scories du grain, et laissait tout le bon blé pour que ses patrons puissent louer son soin et son économie. Elle portait soigneusement les fines enveloppes du grain à la basse-cour et les jetait de ci de là dans l'herbe ; et ces minuscules graines semblaient si éloignées les unes des autres, que la poule aveugle avait beau chercher et gratter, elle n'en retrouvait aucune.

Mais, par un heureux hasard, un jour où elle avait vainement essayé de trouver sa nourriture, elle se souvint de la petite brèche dans la haie du presbytère au travers de laquelle elle se faufilait avant d'être aveugle. Elle avait l'habitude alors de se retrouver dans le carré de choux, qui lui fournissait de la nourriture en abondance, et ainsi ferait-elle encore, bien qu'elle fût aveugle.

Mais hélas ! (car une calamité conduit souvent à la suivante, mépris sur mépris, chagrin sur chagrin s'accumulent) quand elle se glissa par la brèche, la

poule tomba sur le jardinier du prêtre, qui considérait les animaux de basse-cour et les volailles comme des enfants du diable, en train d'arracher les plantes de choux et de préparer le terrain pour la récolte de pommes de terre de l'année suivante. La poule semblait n'avoir plus maintenant en perspective que la plus cruelle misère, car à peine s'était-elle faufilée à travers la haie, pensant se trouver au paradis, que le jardinier lui lança sa pelle et l'obligea à s'enfuir en toute hâte par le trou, gloussant désespérément.

Cependant, toute la durée de la semaine suivante elle fut forcée de vivre très chichement. La fille de basse-cour la piétinait quand elle voulait la suivre de trop près, les autres poules lui donnaient des coups de bec, car après lui avoir dévoré les yeux, elles ne demandaient naturellement qu'à dévorer aussi sa carcasse.

Condamnée à une mort triste et languissante, ainsi qu'elle le prévoyait, elle avait le moral très ébranlé. Elle s'avisa sagement du pouvoir de la prière et à peine avait-elle récité un *Ave* qu'une pensée lui vint; elle s'exprima ainsi :

« Que je suis bête » s'écria-t-elle, émergeant du fossé où elle était couchée, et secouant ses plumes, « que je suis bête de rester ici à mourir de faim, simplement parce que cet horrible jardinier m'a chassée du jardin du prêtre. M. Stiles (c'était le nom du jardinier) doit avoir maintenant défriché son carré de choux, et il a toujours eu l'habitude, après quelques jours de rude labeur, de reprendre ses forces en se reposant quelques heures sous le hangar. Quand j'avais mes yeux, je l'ai surpris une fois, par une fente, occupé à porter une bouteille à ses lèvres, à y boire à longs traits. Ensuite il alluma sa pipe. Que le diable m'emporte d'être si étourdie ! Je suis plus empotée que je ne le croyais ! Je n'ai qu'à me faufiler à travers cette brèche de la haie et à ressortir dans la terre fraichement remuée, et une fois là, je trouverai des vers en quantité.

Ceci dit, la poule avec un bruyant gloussement se fraya de son mieux un chemin par la brèche, et se retrouva sur la terre molle et brune, qui venait d'être si récemment retournée.

Mais à présent l'agrément qu'elle se forgeait ris-

quait fort de se transformer en peine, car bien qu'elle se soit souvenue des vers que la pelle du jardinier avait peut-être déterrés, elle oubliait sa propre infirmité, et si nombreux que pouvaient être les vers (et en effet il s'en trouvait là en abondance) elle avait beau gratter la terre, elle n'en découvrit pas un seul. Une fois, après avoir creusé vigoureusement (quoique sans succès) elle avança vers un autre endroit, et en marchant il arriva qu'elle posa la patte sur le corps mou d'un ver. Elle l'aurait gobé en un clin d'œil, si le ver n'avait été plus prompt qu'elle et ne s'était pas retiré, la queue la première, dans son trou.

La poule fit des efforts répétés pour découvrir la cachette du ver ; elle gratta impatiemment de ses griffes, et enfonça son bec dans la terre pour essayer de le trouver ; mais ce fut en vain, car sa cécité l'empêchait de savoir où le ver s'était caché. A la fin, sentant qu'il n'y avait plus d'espoir et que le ver avait dû lui échapper, elle se reposa, lissant ses plumes, et cherchant du bec sous ses ailes, dans l'espoir de découvrir une puce.

Aussitôt qu'elle eut tranquillisé son esprit de cette façon, elle s'adressa au ver, pensant, ce qui était vrai, qu'il se trouvait encore à portée de sa voix.

« Par quelle loi ou par quelle ordonnance m'évitez-vous », s'écria-t-elle, « car les vers ont été donnés par le Grand Créateur aux oiseaux pour leur servir de pâture. C'est par conséquent votre impérieux devoir de me livrer votre corps à dévorer dans le but de soutenir ma chair dans l'état de vie auquel je suis appelée. J'appartiens à une honnête famille. Mon maître et ma maîtresse assistent régulièrement à la messe; ils se confessent de leurs péchés (dont le principal est une légère ladrerie quand il s'agit de nourrir les volailles) au prêtre, en temps voulu. Ils donnent un dixième de leurs revenus aux pauvres, en gages, (ce qui empêchent les pauvres de pécher dans l'oisiveté). Ce n'est pas la faute de mon maître si mes yeux ont été arrachés. Et Dieu vous a placé près de moi à cause de ma cécité, pour qu'il me soit possible, sans voir ce que je mange, de faire un repas de votre corps. Mais il est fort possible qu'on ne vous ai jamais enseigné les lois de la vie, et donc, avec votre permission, je vais vous en instruire.

Vous devez savoir que toutes les espèces secondaires sont simplement créées pour servir de nourriture aux supérieures. La jolie herbe verte est mangée par le bœuf, le bœuf par l'homme et l'homme aussi est dévoré par Dieu (car le ventre de Dieu, c'est l'éternité de l'homme). Dans ces conditions votre unique devoir (parce que vous avez le sang froid d'un ver) est de ramper hors de votre trou pour que je vous avale. En m'abandonnant votre vie, comme l'homme abandonne la sienne à Dieu, vous en recommencerez une nouvelle, vous participerez à ma grandeur et après n'avoir été qu'un pauvre ver, vous aiderez à faire une poule magnifique. »

« Je crains de ne pouvoir accepter votre raisonnement » répliqua le ver de sa cachette, et en sortant juste assez pour pouvoir converser avec la poule, mais prêt à disparaître au moindre signe, « car assurément, quoique je ne soie qu'un ver de terre, j'ai autant que vous le droit de vivre. Et, en somme, au lieu de me détruire, vous devriez être mon amie, car comme vous je suis dénué d'yeux. Vous n'êtes pas non plus mon ennemie naturelle, car toutes les choses vivantes ont un ennemi naturel, créé dans le but d'humilier leur fausseté et leur orgueil. Vous n'êtes pas une taupe pour me suivre sous la terre, alors pourquoi chercher ma vie pour la détruire ?

« Quand vous parlez des créatures supérieures mangeant les inférieures, je ne comprends pas ce que vous voulez dire. Il n'est pas question de ça dans le livre saint où j'ai appris ma religion. Je ne vois pas comment vous prouverez l'exactitude de vos paroles. L'homme qui tue le bœuf ne le fait que parce qu'il est le plus vorace et le plus cruel des deux. Et si Dieu dévore tous les hommes (c'est-à-dire qu'il assimile ce qui est corruptible dans son corps incorruptible) cela prouve seulement que Dieu arrive à digérer une nourriture bien malsaine.

Tous les grands crédos de la terre ont la même loi sainte qui enseigne que toutes choses (non pas les plus basses et les plus hautes, mais toutes) peuvent trouver, si elles le veulent, le vrai chemin, le chemin qui est le sentier mystérieux conduisant au bonheur éternel.

Toutes les choses ont un droit égal à vivre ici-bas,

et toutes ont un droit égal à être sauvées dans l'autre monde. »

« Comment un ver de terre peut-il se permettre de parler d'être sauvé ? » s'écria la poule en rage, « lui qui n'est qu'un peu de terre rampant sur son ventre, dans l'obscurité, et qui n'a jamais eu l'honneur de descendre d'une noble lignée espagnole. Vraiment je ne veux pas écouter un instant de plus ce langage indigne. Approchez tout près de moi, ainsi que vous le devriez faire, et soyez mon repas. »

« Je vous assure », répliqua le ver d'une voix douce, (tandis que la poule avait pris le ton le plus courroucé) « que mes ancêtres sont encore plus anciens et plus nobles que votre race d'Espagne emplumée. Depuis le commencement, depuis que le limon humide s'est transformé en terre solide, les vers ont existé. Mais notre conservation ne nous a sûrement amenés qu'à de faibles vantardises, et la vraie religion eut été un meilleur sujet d'entretien pour nous deux, que ces louanges personnelles que seuls emploient les rustres. Nous sommes tous deux, je veux le croire, de bons chrétiens. »

« Comment ! un ver de terre chrétien ! » glousa la poule.

« Et pourquoi pas, je vous prie, » répondit le ver de terre. « Vraiment d'après ce que j'en sais, il n'y a pas d'êtres vivants qui se conduisent davantage en chrétiens que les vers. On nous retrouve souvent dans les demeures des morts, car il est bien connu que nous nous creusons un trou à six ou huit pieds sous la terre, nous rampons jusqu'à l'intérieur des tombes à cause du commandement formel de Dieu, et nous entrons même en enfer pour abaisser l'orgueil des rois. Ils n'ont pas l'impression d'être mortels jusqu'à ce qu'ils découvrent que nous sommes leurs frères et leurs sœurs. Nous sommes humbles, et heureux de l'être, car la mort ne compte pas pour nous. Nous ne craignons pas la fin comme d'autres, car nous, nous faisons déjà parti de la glaise. »

« De qui avez-vous appris toutes ces sottises ? » demanda la poule.

« De Celui dont tous peuvent apprendre s'ils le veulent bien, de Dieu » répondit le ver.

« Allons donc ! » caqueta la poule. « Vous semblez

penser que Dieu est un beau mot à employer car vous l'avez souvent à la bouche, quoique vous n'ayiez jamais été dans une église, j'en ferais le pari. »

« J'ai habité le cimetière, » répliqua tranquillement le ver, « et je connais la fin de l'homme que vous appelez votre maître. Il est certain que son orgueilleuse arrogance sur la terre est le comble de la folie, et comment se fait-il que les hommes se considèrent comme les premiers êtres de la création. »

« Parce qu'ils sont les gardiens des basses-cours » répondit promptement la poule, « et comme l'homme a la garde d'aussi beaux oiseaux que nous, il n'est que juste qu'il soit lui-même la créature la plus grande de toutes. »

« Oh! dit le ver, il aurait mieux valu pour l'homme avoir un peu moins d'orgueil et d'arrogance car la vue de sa dissolution doit lui porter un bien rude coup. S'il avait au moins la sagesse d'un ver, il serait bien plus heureux, car un ver ne voit aucun miracle dans sa propre existence, mais en Dieu, il en aperçoit un grand.

Un peu de terre suffisant à ses besoins quotidiens, voilà tout ce qu'un ver désire, quoique naturellement s'il vit dans un jardin où il y a des choux, il en mange évitant ceux de la variété qu'on met en conserve et préférant les feuilles mortes aux vertes. Mais comme Dieu a voulu que tous ses enfants aient de la joie parfois, quand un ver se trouve dans une bonne terre il saura bien ce qui lui convient. »

« Ecoutez cette créature », s'écria la poule, « il dira bientôt qu'il peut goûter les joies charnelles de l'amour. »

« Et pourquoi pas ? » dit le ver, « car bien que hermaphrodites, il nous est permis de goûter nos amours aussi bien que nos supérieurs, quoique hélas! pendant ces plaisirs, nous sommes souvent dévorés par notre ennemie la taupe. »

« Mais même cette fin (qui nous surprend parfois) ne nous fait ni désespérer, ni nous retourner dans nos galeries pour maudire Dieu. Nous vivons avec reconnaissance et quand nous mourons, nous restons dans le terrain qui nous a nourris et nous devenons une partie de la bonne nourriture de la terre. Une des premières leçons qui nous est enseignée dans

notre enfance est celle de l'humilité. On nous dit que nous ne sommes rien et nous voulons bien le croire. »

« Bien sûr c'est facile » dit la poule, « pour un ver. »

« Mais c'est avec ce rien que Dieu travaille » répliqua l'autre.

« Maintenant dites-moi » demanda la poule, « puisque vous vantez tellement votre propre existence et diminuez celle des autres, vous ne pouvez sûrement pas croire que les vers ont plus de sagesse que les poules ? »

« Dieu seul est sage », dit le ver.

La poule entendant de nouveau ce mot donna subitement un coup de bec là où elle pensait trouver le trou du ver, qu'elle manqua d'un demi-centimètre.

« Ah! j'espérais bien vous avoir pris s'écria-t-elle, car vous méritez la mort uniquement parce que vous parlez si sottement. »

« Ce n'est pas ma mort qui est prochaine, mais la vôtre » répondit le ver, « car M. Stiles est sorti de son hangar et va vous tuer maintenant. »

Le ver disait vrai. Mr. Stiles était arrivé doucement, et à ce moment, il saisit la poule aveugle et lui cognant la tête contre son soulier, l'assomma.

Le ver s'enfonça et disparut dans son trou.

T. F. Powys

traduit de l'anglais

par V. Fritsch-Estrangin.

# Poèmes

## 1

### *Pérouse*

*Les attentes, les présages.*
*Tout un jour de lents nuages*
*Qu'on mène à l'éternité.*
*Et les villes de la terre,*
*Chacune au lieu solitaire*
*Où elle a toujours été...*

*O toi qui dans mon mystère*
*Tiens le lieu le moins connu,*
*Sais-tu d'où la grande Terre*
*Tire ces lignes perdues*
*Dont elle assemble en pensée*
*Les villes, les sables bleus*
*Et les lunes balancées*
*Sur l'horizon fabuleux?*

## 2

*Ma vie est blanche et bizarre*
*Devant le jour nuageux.*
*Je marche entouré d'histoires.*
*Le ciel lâche ses chiens bleus.*

*Les chevaux aux longues têtes*
*Regardent parler les hommes...*
*Mon âme invente une fête*
*Dont nul passant ne s'étonne.*

*Laissez-moi entendre et voir*
*Les tabliers, les paroles !*
*Celle qui lave un trottoir.*
*Ne sait pas comme elle est folle.*

*Elle n'entend pas quel orage*
*Murmurent ses cheveux roux.*
*— Plus léger que les nuages*
*Je circule parmi vous.*

3

*Et maintenant que l'eau du jour s'écoule*
*Je reste assis dans mon grand fauteuil vert.*
*Par les fleurs du papier ils descendent en foule,*
*Ils naissent tous du même endroit désert.*

*Que sais-je encore des yeux lisses des hommes*
*Et de ces mots cloués dans leurs maisons?*
*Je reçois aujourd'hui les bourgeois de mes royaumes,*
*Leur pas timide et vaste envahit ma raison.*

4

*L'oiseau-cuivre court sur les tiges*
*Qu'un vent large saisit.*
*Je ne suis presque pas d'ici,*
*Les herbes du soleil me donnent le vertige.*

*Quand s'élèvent les mille soirs*
*Sur les mille pays inventés par les hommes,*
*Partout les visages s'étonnent*
*De ces grands toits sereins posés sur nos mémoires...*

*Qui peut ainsi dresser sans trêve*
*Les mêmes soirs devant les villes et les villes?*
*— L'oiseau rouge aux ailes fragiles*
*Court sur les herbes d'or qui voyagent en rêve.*

5

*As-tu posé ton grand visage*
*Sur le silence du sentier,*
*Toi qui glisses clair et sans pieds,*
*Guetteur zébré de verts présages?*

*Tes yeux aiguisés par l'automne*
*Vont capturant des peurs secrètes.*
*Les tribus des feuilles t'arrêtent*
*De leurs paniques monotones.*

*Ta marche insaisissable habite*
*Les bourgades creuses du vent,*
*Où tu pousses en te sauvant*
*Des milliers de portes subites.*

6

*Construisez, foules, construisez*
*Vos pâles maisons de visages.*
*Délire égal, inapaisé,*
*Délivre en tournant tes étages.*

*Tout n'est pas encore à son terme:*
*Désordre des villes sans toits.*
*Comment savoir s'ils me concernent,*
*Ces trous d'ombre au milieu des voix?*

*Faut-il, pour forer sans remède*
*Ma place au cœur du désarroi,*
*Dans ces murs de faces qui cèdent*
*Enfoncer mes aveugles doigts?*

Robert VIVIER.

# Les Mélancoliques

*« Vous nous demandez pourquoi on nous appelle ainsi. C'est que toute joie à peine ressentie se mue en dégoût, c'est parce que l'enthousiasme est le dernier souffle douloureux du plaisir, c'est parce que toute beauté est une beauté qui meurt et que tout bonheur est un bonheur qui se brise.»*

(JACOBSEN).

## I

— Monsieur, croyez-moi, c'était involontaire.

La voix était traînante, infatigable.

« De quoi parle-t-il ? » pensais-je. « De quoi peut-il bien parler, mon Dieu ? » La question sur ce point était inutile. Je l'avais vainement essayé pendant un bon quart d'heure. Il fallait attendre. J'attendai donc, résigné, gardant le silence.

— Comment voulez-vous voir dans un tel acte une intention consciente ? Vous ne connaissez pas mon père, M. Hankeven. Si vous le connaissiez tant soit peu...

Je m'étais redressé. M. Hankeven ? Cela pouvait m'intéresser. Néanmoins, me maîtrisant, je réussis à garder mon impassibilité.

L'autre paraissait déçu ou soulagé. Qui l'aurait deviné ? Je le regardais attentivement. Son petit visage était fané, d'un jaune sale, sa silhouette d'adolescent voûtée était habillée de cette misère, voulue, pire que la vraie. Autour de son menton apparaissait comme l'indice d'une barbe au poil soyeux. Les yeux étaient cernés.

Quels yeux.

Ils me rappelaient le mot de Joyce : « Ils ont péché contre la lumière. Vous y voyez les ténèbres. C'est pourquoi ces hommes sont encore errants sur la terre. »

L'adolescent devant moi était un Juif.

Brusquement je me décidai. Mes nerfs étaient à bout. Entendre sans cesse la même phrase, une phrase qu'on aurait dit être de la pulpe, du jus incolore, exsangue, blanche presque sans aucun soutien par sa faiblesse, mais dangereuse par sa monotonie : Voir en face de soi ces yeux magnétiques imprégnés d'une force inouïe, des yeux vieux, séculaires, le contraste était trop violent. Je le renvoyai.

Les bras pendants, les yeux obsédants toujours tournés vers moi, il reculait et s'approchait de la porte: « c'était involontaire, monsieur... involontaire... involontaire... »

Je me détournai, crispé.

Enfin j'entendis la porte se fermer.

## II

Le crépuscule me trouva rôdant autour du magasin d'antiquité d'Aaron Hankeven.

La rue qui, à cet endroit, montait légèrement, ressemblait à un corridor de vapeur bleu-cendre fuyant entre deux rangées de maisons à peine reconnaissables. A son extrémité seulement — et cela semblait lointain — une fenêtre éclairée regardait cette solitude.

Par contre le magasin d'Aaron Hankeven était illuminé princièrement. De puissantes lampes électriques dans leur armure de métal blanc dispensaient une clarté éblouissante qui se reflétait intensivement sur les vitres étroites de la devanture. Cette illumination était tellement inattendue dans ce quartier d'Amsterdam, pour ainsi dire désert, que tout mon être frissonna comme devant une menace. Pourtant le spectacle qui s'offrait paraissait en lui-même simple et banal. Derrière les vieilles vitres un amas informe d'objets indéfinissables : des lambeaux d'étoffes chatoyantes, de curieuses serrures, des clefs rouillées, le squelette d'une grande horloge — de laquelle pendait lamentablement le ressort — un candélabre en argent

à sept branches noirci et déformé. Mais derrière la porte vitrée, un manenquin se dressait neuf, habillé d'un pardessus noir, le visage poli et rose, ressortant avec netteté sous les bords d'un feutre sombre. La physionomie était celle d'un homme d'une soixantaine d'années. Les traits étaient frais et sans une ride.

Je m'aperçus bientôt que ce visage, (l'unique visage qu'on pouvait rencontrer dans ce quartier) m'attirait irrésistiblement. C'est sans doute dans cette rencontre obscure qu'il faut chercher l'explication de mes errements quotidiens à dater de ce jour à l'heure où s'éclaire la ville. Bien que cette confession me coûte, je dirai, le secret de ce visage : il portait la physionomie (d'une façon hallucinante) de M. Aaron Hankeven, tel que je le vis au cours d'une nuit mémorable, il y a de cela un mois.

## III

Je ne suis qu'un passant. Sans vouloir m'entretenir de ma personne, ce qui ne pourrait offrir aucun intérêt au curieux, je pense que ce qui la caractérise le plus est peut-être le ferme vouloir de rester en dehors de tout ce qui constitue cadre ou lien. J'aime à observer, sans me mêler à l'évènement. Sans donner une opinion; j'aime assister : à la forme des visages, aux mots, aux aspects. J'ai lu quelque part une phrase qui est restée gravée dans mon esprit. Elle m'illustre assez bien : « L'amibe, quand elle rencontre une proie se coule autour d'elle, l'incorpore et continue à glisser ». Je suis une sorte d'amibe. Il y a en moi quelque chose d'amiboïde.

Je voyage beaucoup et avec incohérence. Et sans que les autres s'en aperçoivent, je m'incorpore à eux.

## IV

Ce soir d'octobre, j'étais assis dans une de ces caves d'Amsterdam où l'on consomme de la bière et du vin et qui se multiplient au fur et à mesure que l'on avance vers le nord. J'avais passé l'après-midi dans le port observant l'incessante arrivée des bateaux. Je m'étais mêlé aux débardeurs qui déchargeaient les cargaisons venant des quatre parties du monde. J'adore respirer

les odeurs fortes et disparates des colis qui portent dirait-on, en eux, l'haleine même d'une terre, d'une ville, et d'êtres inconnus qui se sont penchés sur eux. Flânant, je finis par remarquer un personnage à mon point de vue très intéressant. D'après ses gestes, on aurait dit qu'il s'adonnait à la même passion que moi. Malheureusement je suis trop sceptique pour me permettre un tel espoir.

Malgré tout, et pour être fixé sur une impression rarement ressentie, je m'étais décidé à le suivre.

L'inconnu descendit dans cette cave. Ceci explique ma présence ici, car je n'ai point le goût de la boisson.

Attablé non loin de moi, le buste penché, il semble attendre quelqu'un.

Il s'agit de M. Aaron Henkeven. Pourquoi le cacher plus longtemps. Pourtant son nom me demeure inconnu jusqu'au moment de la visite de son fils, beaucoup plus tard.

## V

Un temps passa. Aaron Hankeven restait immobile (je devais par la suite remarquer jusqu'à quel point cette immobilité était chez lui un fait naturel). Je jetai un coup d'œil autour de moi. La cave où je me trouvais n'avait rien de particulièrement sinistre ou gai. Plutôt petite, d'un vague ovale, elle était entourée des tonneaux d'usage, aux vieilles inscriptions. Les voûtes étaient noircies par le temps. Le propriétaire n'était ni corpulent, ni rouge, ni à la fleur de l'âge, ainsi qu'on a l'habitude de les décrire. Je crois que le propre de l'humanité est de se dépasser peu. Malgré cela elle est moins uniforme qu'on ne l'admet d'habitude.

Deux marins taciturnes consommaient à ma gauche. A ma droite, une femme seule accapara mon attention. Sa silhouette était imprécise; elle avait le visage presque détourné. Adossée au mur, elle permettait un effet plastique saisissant. Son admirable forme grise se détachait délicatement sur un fond bleu très pâle. Les gestes qu'elle faisait étaient doux et comme étudiés. J'étais content de mes découvertes. Mais ce ne fut pas tout.

Sur la table, devant moi mes mains rencontrèrent une petite coupure d'un journal dont il me fut im-

possible de discerner la langue. Il s'agissait d'un morceau d'imprimé déchiré, sans suscription, sans fin et de la grandeur d'un ticket de chemin de fer...

fast ingen undersate
kan dikta mera fritt och stort an du
jag hoppas dock du nadigast tillate
en lovsang freu mine salla
tuga un
Tora...

Je ne sais si quelqu'un saurait comprendre la jouissance que j'éprouve devant un fait qui échappe encore à ma compréhension. Par moments je maudis mon destin de m'avoir permis d'apprendre tant de choses, de connaître malgré moi tant de langues et de suivre avec autant d'acuité les réactions de nombreuses existances. Car ma volupté « ma volupté à moi » est l'obscur, l'indéchiffrable.

« Tora... Tora... » le dernier mot de cette coupure résonnait en moi tel un écho qui se répercute indéfiniment.

« Est-ce le nom d'une jeune fille, d'un saint, d'une montagne, d'une formule magique? » me demandai-je.

« Est-ce un peu d'eau, un sourire, une mèche de cheveux, de la cendre... ? »

## VI

A ce moment, descendant le large escalier qui conduisait à la cave, arrivait le plus curieux des couples. Deux garçons d'une taille identique, habillés de deux imperméables de la même couleur. Ils étaient très beaux mais d'une beauté qui me sembla vulgaire. Ils s'approchèrent d'Aaron Hankaven et s'assirent à sa table. Lui n'avait pas bougé.

Je m'efforçais de lire sur leur visage. Leur ressemblance était parfaite. On aurait pu dire que l'un était le reflet de l'autre. Je ne pus distinguer qu'une seule différence entre eux : l'un avait les cheveux parfaitement noirs, l'autre parfaitement blancs. J'avais l'impression de voir deux cygnes. Néanmoins mon dégoût à leur égard persistait. Je me rappellais avoir vu un

jour quelques cygnes sortir de l'eau. Ma déception avait été grande à la vue de leurs pattes informes. Ainsi par ce jeu de comparaisons j'étais arrivé à donner un nom aux deux adolescents: « les deux cygnes sortis de l'eau ». Instinctivement je m'efforçai d'apercevoir leurs pieds, mais en vain. Je n'aurais pas été étonné de les voir palmés.

Subitement Aaron Hankeven tressaillit. Un frisson identique s'empara des deux jeunes gens. Tous trois avaient tourné la tête vers l'entrée. Je ne vis personne. Mais deux minutes après quelqu'un apparut, devant nous, je ne sus jamais comment. Je m'arrête, pour souligner ce fait : l'être qui arrivait incarnait la seule personne qu'il ne m'est pas possible de décrire. Il était l'expression même de ce qu'on définit abstraction. Il avait peut-être l'aspect d'un elfe. Extraordinairement humain, il était pourtant spectral ; il était l'image d'une idée vivante.

Je ne sais pas si je suis le seul à ressentir de telles sensations. Une fois, je vis un homme très racé et tout à fait descriptible : il avait des cheveux chatain ondulés, des yeux bleu clair, un nez droit, une bouche féminine, une haute stature, des mains d'homme énergique. Par la suite, j'aperçus que cet homme portait un maillot rouge. Vous ne me croirez peut-être pas! Mais par ce fait il échappait immédiatement à toute description. Quelqu'un d'autre a-t-il remarqué des rapports semblables ? Je l'ignore. Mais j'affirme que cela existe.

Comment par exemple était vêtu l'être qui venait d'arriver ?

J'avais pu l'observer pendant deux heures. Portait-il la toge antique, le costume florentin, un maillot de bain ? Je ne le sais. Tout est possible.

Il s'assit et commença immédiatement à dicter d'une voix claire et vibrante des formules illogiques à Aaron Hankeven (Aaron sortant une feuille de papier et un crayon prenait note fébrilement :)

« . . . nez . . . 9,058
. . . iris . . . 0,002
. . . oreille . . . 3,037
. . . bouche . . . 6.432
. . . dent . . . 0,59
. . . cil . . . 0,003. »

et ainsi de suite sans arrêt, mais sans précipitation. J'étais intrigué au possible. Ma curiosité innée me suggéra que je venais d'assister à un des plus curieux évènements de ma vie.

## VII

Je dressai l'oreille. Une voix angoissée se fit entendre. C'était Aaron qui parlait :

— Croyez-vous que cela réussira ?

— Oui, dit l'elfe.

Les deux adolescents s'agitèrent. Ils avaient jusqu'alors observé le silence, dodelinant de temps à autre de la tête.

Ensemble et subitement ils élevèrent la voix — je remarquai le scandé et le sonnant de leur accent :

— La preuve en est... en est...

L'elfe leva la main. Terrifiés les adolescents se turent. Je ne devais plus dans la suite les entendre. Néanmoins eux aussi resteront gravés dans ma mémoire. Ils possédaient l'attrait remarquable du rarement vu. De plus, je sais qu'il y avait en eux non seulement l'exceptionnel d'un aspect singulier mais qu'ils étaient porteurs d'un secret.

L'elfe reprit :

— Ce sera pour après-demain le 17 octobre vers 8 h. 30 du soir. Je vous l'apporterai 127 rue de Van Dieven, n'est-ce pas ?

— 48 heures vous suffisent?

— Oui.

— Un silence se fit. C'est alors que je sentis que l'elfe m'avait repéré. Une grande appréhension s'empara de moi. Rassemblant toute ma force de résistance — elle n'est pas quelconque — je me dressai lentement raide et, je le sentais, pâle et d'un pas automatique me dirigeai vers le comptoir pour faire un geste, n'importe lequel. On me dit long, osseux, hâve. Je dus en marchant et passant devant leur table, offrir un spectacle ridicule car l'elfe s'esclaffa d'un rire qui me résonne encore dans les oreilles.

La tête inclinée à moitié et appuyée sur le comptoir, j'observe maintenant dans une petite glace accrochée de l'autre côté du mur, ce qui se passe derrière moi. Je vois mes yeux transparents dans leurs orbites pro-

fondes et derrière cette tête — la mienne qui contient ce cerveau par lequel j'incorpore tout — la table avec ses quatre occupants. Dans un brouillard imprécis je distingue la face blanche de l'elfe très belle et ironique, le profil rose d'Aaron et les deux cous gracieux de mes deux cygnes couronnés l'un de sa chevelure blanche, l'autre de sa chevelure noire.

La table n'est pas loin du comptoir. La conversation m'arrive distincte.

## VIII

« Aaron, dit l'elfe, (je l'appellerai ainsi faute d'autre nom) je suis sensible à ton malheur. Tu es au courant de mes expériences. Tu sais que je m'intéresse exclusivement au problème de la vie et de la mort, de ce qui dure et de ce qui périt, et qu'ainsi je ne partage ton chagrin qu'en tant qu'étude. Toutefois tu me vois prêt à exaucer ton désir. »

Il se tut un moment, puis reprit:

« J'ai exploré profondément la biologie, surtout dans ses rapports avec l'âme. J'ai compris que la difficulté ne se trouve pas dans la complexité du mécanisme humain et dans ce qui l'anime: le souffle de la vie. Elle est tout entière dans ce qu'on définit désir. C'est le monde de nos désirs qui cache le mystère le plus ténébreux de l'existence. D'où peuvent, en vérité, surgir ces élans vers le bonheur, vers ce qu'on appelle éternité car nos désirs n'aspirent rien moins qu'à cela? Comment l'homme peut-il se permettre de souhaiter la rencontre d'un aspect et l'ayant trouvé, l'aimer, et surtout vouloir désespérément son reflet impérissable? Moi qui suis au-dessus du battement du cœur...

(« Oh, barbare de l'intellect, je te reconnais », pensai-je).

... J'avoue sans hésitation m'intéresser passionnément à ce qui l'anime. Ce cœur qui bat sans cesse, qui frémit sans jamais se lasser, qui fait circuler le sang comme l'éther fait circuler le système planétaire, il m'intrigue au plus haut point par sa passion éternelle... Précisons :

Il n'y a aucun doute: le propre du malheur humain consiste dans la pérennité de tout aspect, ou de son illusion.

C'est contre cela que je me suis insurgé et (sa voix

s'éleva) il me semble avoir trouvé le remède efficace. Aaron, grâce à moi, le plaisir ne se muera plus en dégoût, la beauté en laideur, et le bonheur demeurera un bonheur qui dure et ne sera plus un bonheur qui se brise. »

Aaron gémit et dit faiblement :

« Pendant la vie de ma femme Vilma, je ne m'étais pas aperçu que mon bonheur à moi était précisément le dessin de ses traits et les mouvements de son corps. Ce n'est qu'après sa mort que cela m'apparut avec évidence. Dès lors, pour moi, la vie n'eût plus qu'un seul but : rechercher une forme, semblable à la forme sombrée... »

IX

A ces mots, en moi, le flux inconnu qui sait me submerger parfois se déclancha. Je crois que je ne dirai jamais à personne pourquoi je suis devenu tel que je suis. Mais une expression telle que celle prononcée par Aaron suffit à me révéler la raison pour laquelle j'avais ressenti une ressemblance entre nous. Je sais maintenant que la même passion, la même recherche nous anime; mon espoir né sur le port d'Amsterdam s'est confirmé. L'intérêt profond que m'avait inspiré Aaron s'explique; et tous mes efforts ultérieurs pour le sauver contre la fatalité qui s'acharnait sur lui me paraissent logiques. Saint Augustin l'a dit : « Nous sommes damnés ou sauvés d'avance. »

X

L'elfe reprit :

« Tu auras ta forme ressuscitée et éternelle, tu l'auras vite. J'ai déjà consenti à t'en prouver la possibilité en te donnant à toi, qui es vivant, — ce qui complique l'opération par une multitude de complications très difficile à expliquer — ton sosie. »

« A après demain soir, à sept heures et demie ».

Aaron se leva. Son visage était blême :

« Mais que fais-tu du souffle de la vie ? N'est-ce pas lui qui fait d'une forme ce qu'elle doit être, c'est-à-dire un aspect unique, irremplaçable ? »

Pour la première fois je ressentis — et je me trompe rarement — que la supériorité de l'elfe fai-

sait défaut. Avec une immense satisfaction, je constatais que c'était moi maintenant qui gagnait pied dans la conscience d'Aaron Hankeven, que c'était bien moi, qui l'avais incité à prononcer la dernière phrase.

Un regard haineux de l'elfe dans ma direction me confirma dans cette impression.

« J'ai prévu cela », dit-il, néanmoins, calme.

Aaron s'assit, et un visible espoir se répandit sur son visage. Les deux adolescents gloussèrent béats. Mais leur approbation manquait aussi de persuasion.

On entendait dans les escaliers un bruit de pas. Apparu David Hankeven, le fils d'Aaron. (Ceci aussi je ne le sus que par la suite). Les yeux sombres se posèrent sur moi, glissèrent sur l'elfe et s'arrêtèrent sur Aaron. Celui-ci fit un signe. David s'approcha. Avec une grande émotion dans la voix, (comme je comprenais l'espoir auquel Aaron se laissait aller) Aaron lui dit :

« On la verra, David, on la verra. »

David pâlit, trembla, mais ne répondit rien.

Passant devant la table, il me cacha l'elfe un instant par sa silhouette falotte. Quand il eu passé, l'elfe n'était plus là.

Immédiatement, les deux adolescents se levèrent et sans regarder personne, s'éloignèrent d'un mouvement précis. Je pus observer encore une fois leur long cou flexible et le contraste brutal de la couleur de leur chevelure me frappa. Je vis également leurs pieds pendant qu'ils montaient l'escalier; chaussés d'escarpins brillants, ils n'étaient pas palmés.

Aaron soupira profondément. C'était maintenant David qui était assis en face de moi. Ses yeux étaient braqués sur moi. Et moi qui avais pu supporter le regard de l'elfe, je ne pouvais endurer l'accusation qui vibrait dans les yeux de cet enfant.

Je me levai et sortis.

## XI

Le lendemain. Je suis assis à la terrasse du Park-Hôtel. Devant moi la route noire fuit dans le soleil. Un vieillard, avec un violon, a joué pendant un bon moment une mélodie tendre d'un rythme aussi tremblant que sa vieille existence qu'il traîne au ralenti

le long des murs, ne communiquant plus avec les hommes que par cette voix qui se meurt. Il a maintenant déposé son violon et commence à chanter :

« Toutes boucles, toutes fossettes
Elles tournent nos pauvres têtes
Ces jeunes grâces dont on rêve
Ces jeunes filles de la grève. »

Quelqu'un pleure derrière moi. Je me retourne. Un couple très jeune s'y trouve. L'homme souriant cherche à calmer sa partenaire.

— Voyons, Molly, mais c'est absurde. Une mélodie si quelconque...

Molly s'est redressée :

— Quelconque? Et c'est toi qui dis cela? L'écrivain le plus sensible d'Amsterdam ?

— Je ne sais ce que cette chanson a pu réveiller en toi...

— Quelque chose comme une image palpitante de vert et de blond. Tiens ! Une femme assise au-dessous d'un pommier en fleurs. Le vent passe emportant un véritable tourbillon de pétales blanches et roses, qui s'entremêlent à ses cheveux... Quelque chose d'émouvant, Arthur, te dis-je...

Arthur plaisantant :

— Mais c'est toi la jeune fille aux cheveux blonds qui rêves des pétales blanches et roses... Ma petite Molly à moi. (sérieux) En moi cette chanson a éveillé une toute autre vision.

— Dis-moi.

— Je pense à ces inventions folles qui nous parviennent de l'autre côté de l'Atlantique. As-tu remarqué la manière légèrement mécanique avec laquelle le vieux jouait ? Sans doute est-ce là l'éternel renouveau d'une vieille carcasse. Moi, j'ai vu l'image de ces « robots » informes, en acier, aux yeux électriques, à la démarche impitoyable qui savent parler, calculer, fumer, tirer...

— Mais c'est merveilleux, s'écria Molly. Est-ce vrai aussi ?

— Sans doute, répondit Arthur d'une voix indifférente.

Il se tût, puis repris :

« Connais-tu la phrase suivante (peut-être ne te

dira-t-elle rien : « Le christianisme a fait de nous des barbares de l'âme, et maintenant la science est en train d'en faire des barbares de l'intellect ? »

Je vis se dresser devant moi l'image de l'elfe. Mais la dernière phrase de l'écrivain semblait m'accuser également.

L'écrivain poursuivit :

— Les hommes ne tarderont pas à s'égarer. Ce qui est aujourd'hui machine humanisée, mécanique et lourde, sera demain le volume vivant et l'image même de l'homme. Image d'ailleurs artificielle d'êtres dénués du fluide vivificateur de l'univers qui ne laisse pas interrompre la chaîne de la création qui semble être prévue d'avance...

A son tour, Molly plaisanta :

— Que va-t-il chercher ce doux cœur à sa petite Molly ?

Tous deux s'esclaffèrent.

Concentré dans ma solitude je pensais par contre : « Est-ce que les idées voyageraient réellement à travers l'espace, telles des messages, se laissant capter par les cerveaux dont la puissance d'intelligence, de sensibilité, d'intuition est égale ? »

La décision ferme de suivre attentivement l'histoire qui se développait à mon côté depuis la veille dans les ténèbres d'Amsterdam s'empara définitivement de moi.

Je n'ai rien d'un philanthrope, et si par moments je ne hais pas précisément les hommes, je me laisse aller vis à vis d'eux à une indifférence totale. Mais cette fois, je pressentais qu'il me serait possible d'empêcher l'accomplissement d'un danger qui grandissait autour d'Aaron Hankeven — (je ne savais pas encore son contour véritable). Et puis, pourquoi ne pas l'avouer : j'aime trop le jeu magnifique et précis des lois cosmiques pour les laisser enfreindre. Je me demandais même : quelle différence y a-t-il entre moi et un fléau qui, venant du ciel, de la terre ou de la mer, de l'animal, du végétal ou du minéral, détruit tout ce qui voudrait les dépasser, tout ce qui voudrait forger la tour audacieuse mais inutile de Babylone ?

*
* *

Une famille composée de deux enfants, d'un homme insignifiant qui, dès qu'il fut assis, s'engouffra derrière un journal, et d'une grosse dame congestionnée, prit possession de la table à ma gauche. Les cris des enfants ainsi que les menaces monotones de la mère ne me permirent plus à mon vif regret de suivre la conversation. Je me mis à les observer. L'un d'eux, une petite fille, avait à peine trois ans et c'était elle qui faisait le plus de bruit, riant et pleurant tour à tour. L'autre, un garçonnet de six ans, renfrogné et laid, répétait sans cesse de cette voix enfantine qui ne change jamais ni de force, ni de ton, ni de couleur quand elle récite quelque chose, ce qu'il avait récemment appris à l'école : « Abécé, déefgé, kaélem, épécu, laeresté, doublevé... »

Et encore et de nouveau.

Entre ce refrain égal et évocateur germait et se nouait mon plan : Kaélem, épécu, eresté...

... éresté, doublevé... »

## XII

Deux heures après cette scène. David Hankeven, le fils d'Aaron frappait à ma porte. Commença la défense incompréhensible de son père que j'ai décrite précédemment. Qui lui avait donné mon adresse ? Pourquoi avait-il jugé nécessaire cette démarche auprès de moi ?

« Les existences qui se ressemblent par leur diapason de passion, d'extravagance, ou de morbidité se croisent », songeais-je. Je savais cette observation exacte, l'ayant vérifiée souvent chez les passionnés et les désespérés. Sans mot dire, ils se reconnaissent entre eux dès le premier regard échangé.

*
* *

Cette visite incompréhensible de David m'apprit quand même quelque chose : premièrement le nom d'Aaron Hankeven, ensuite qu'Aaron était son père.

## XIII

Nous sommes au 17 octobre. Dans une heure j'assisterai, 127, rue Van Dieven, à l'évènement prédit par l'elfe. Il est sept heures. J'ai devant moi une heure et demie, mais je n'y tiens plus. Je vais m'y rendre tout de suite. Et pour combler ce laps de temps je m'y dirigerai à pied.

*

* *

J'ai eu tort, car je suis arrivé trop tard. Sans doute l'elfe est-il déjà parti. J'enrage, mais que faire ?

*

* *

Seul devant le spectacle incompréhensible de la boutique éclairée intensément et du mannequin ressemblant si parfaitement à Aaron Hankeven, je saisis obscurément que la réponse est peut-être là: ne serait-ce pas l'elfe qui a apporté ce mannequin? Mille détails s'expliquent pour moi du même coup : les mesures données par l'elfe à Aaron concernant le nez, la bouche, etc... Les explications surprenantes sur ses recherches et l'apparition de mes « deux cygnes sortis de l'eau ». Pour la première fois je sens que la lucidité de mon cerveau me fait défaut. Je m'appuie contre un mur. Un flot de questions m'assaillent: pourquoi cet éclairage ? Pourquoi avoir exposé ce mannequin ainsi ? D'avance, j'ai la sensation que la réponse sera bouleversante et défavorable pour moi: Mon cerveau finira par me répondre, c'est sûr. Une sueur froide perle sur mon front, et un temps passe. Subitement j'ai compris: « C'est pour toi qu'ils ont fait cela. C'est pour toi que ce mannequin rose t'observe sous cette lumière absurde », et mon cerveau ajoute: « par conséquent, ce n'est pas eux qui te serviront d'expérience, mais c'est bien toi qui les servira à ce titre ».

Une humiliation inconnue courbe mes épaules. Malgré cela je ne peux me décider à quitter ces lieux.

*

* *

Pourquoi ne l'ai-je pas fait ? J'aurais évité un grand malheur. Le plus grand de ma vie.

## XIV

Rien ne bouge autour de moi. Tout est désert. On entend dans les maisons mortes le craquement et l'effondrement. Seules les lampes électriques bourdonnent. Le mannequin me regarde fixement derrière la vitre.

.......................................................

.......................................................

Je ne suis qu'un passant. Mais j'ai ma fierté. Comment supporter l'affront ?

« Moi qui ai voulu poursuivre sur vous mes observations (je constate qu'en esprit j'adresse la parole à l'elfe) comment permettre que vous m'abaissiez au point de me faire jouer un rôle qui m'avilit car je me vois incapable de déchiffrer l'idée qui vous inspire ?..

« Pourtant vous vous trompez. J'ai moi aussi mon plan. Je l'ai établi avant de venir ici. (Sur le visage imaginaire de l'elfe il me semble voir une légère trace d'inquiétude)... Le voilà », dis-je, et m'approchant de la devanture brillante, je sors sans hésitation de ma poche le revolver préparé d'avance. Je vise tranquillement le visage qui derrière la vitre m'observe. Je tire. C'est fait. « C'est ainsi qu'on rétablit l'équilibre... »

## XV

Mais il me fut impossible d'achever cette phrase. La vitre se brisant en mille éclats, au même moment, la lumière incandescente s'éteignit doucement, comme d'elle-même. Sur un fond éclairé d'une très faible lumière dont je ne voyais pas la source, le mannequin toujours debout avait levé son bras et tenait d'une main crispée son front où j'aperçus avec horreur, à travers les doigts, couler du sang. Ses yeux clignotaient et la bouche semblait crier. Lentement la silhouette vacilla et s'affaisa derrière le cadre de la porte.

Je pus distinguer le fond de la boutique. Sur un mur sombre se profilait en longue ligne droite les

plus curieuses ombres qu'il m'a été donné de voir même dans mes rêves : une file d'hommes bleus d'aspect infiniment mélancolique et ténébreux composant une plastique extraordinairement abstraite. Ces formes en plâtre, muettes et tristes, semblaient dire :

« Nous sommes les mélancoliques. Ne nous demandez pas pourquoi on nous appelle ainsi. C'est que toute joie à peine ressentie se mue en dégoût, c'est parce que l'enthousiasme est le dernier souffle douloureux du plaisir, c'est parce que toute beauté est une beauté qui meurt et que tout bonheur est un bonheur qui se brise. »

## XVI

En moi ce qui depuis l'éternité ne s'était produit venait de s'accomplir; j'avais des larmes aux yeux. « Voilà où il me fallait arriver » me dis-je. « Oui, j'ai compris. Je suis devant la leçon grise de la vie. Non plus le spectateur, mais rien qu'un homme parmi les innombrables qui s'en vont sur ses routes sombrant lentement. »

Ma tête s'inclina.

## XVIII

A ce moment la porte s'ouvrit et devant moi surgit la haute silhouette d'un homme jeune, à la face défaite, aux cheveux fous. Nos yeux s'observèrent. A la fin je le reconnus. C'était l'elfe. Mais dépouillé de tout son voile abstrait. Rien qu'un homme. Il me dit d'une voix éteinte :

« Oui, c'est moi celui que vous appeliez en vous-même, (je le sais) l'elfe, l'idée vivante, celui qui avait osé braver le périssable de la forme et qui prétendait avoir découvert la formule capable de conserver la beauté et le bonheur. Voilà mon œuvre... »

Il s'effaça pour me permettre de voir le mannequin étendu et inerte derrière la porte.

« ... Vous l'avez vu, et vous savez aussi que ce n'est pas un mannequin, mais bien Aaron Hankeven lui-même » (je reculais avec horreur). D'un geste il m'arrêta :

« Ne vous torturez pas, vous n'êtes pas son meur-

trier. Son vrai meurtrier c'est moi. Je lui avais promis de ressusciter ce qu'il avait le plus chéri au monde: la forme sombrée qui portait en elle tout son bonheur. Vilma, sa femme. Or, n'est-ce pas, on ne crée pas la chair vivante? On ne vole pas à l'univers le souffle immatériel qui ne dépend que de lui et que nous appelons âme? Pourtant, à un moment donné, j'étais persuadé d'avoir trouvé le moyen qui détournait la difficulté et trompait la nature. Je me disais que si la création n'est pas possible, la conservation l'est. Et où la résurrection ne peut réussir, pourquoi une transplantation n'aboutirait-elle pas? Je savais pécher contre l' « aspect unique » mais le secret m'appartenait à moi seul et l'illusion fait tout. Non. Je n'avais point l'intention de créer un « robot » barbare mécanique tel que l'ont imaginé ces savants burlesques de l'autre côté de la mer. (La voix du vieux chanteur s'éleva en moi:

Toutes boucles, toutes fossettes,
Elles tournent nos pauvres têtes
Ces jeunes grâces dont on rêve
Ces jeunes filles de la grève ».)

J'ai voulu faire mieux. C'est alors que je vous ai rencontré. Vous voyant, je vous ai senti mon égal et suivant un orgueil méprisable, j'ai voulu observer sur vous l'effet de ma découverte, j'ai voulu me délecter sur votre visage de triomphe de mon intellect. (Sa voix de fit douce, brisée) Vous aussi n'est-ce pas, vous avez senti l'appel vers ce qui ne périt pas, vers la pureté cristalline du bonheur, vers l'éternité de la beauté et de la forme ? Moi je l'ai cherché passionnément, et j'ai pu ainsi découvrir pendant d'innombrables nuits d'insomnie des procédés étranges, des possibilités criminelles. Alors, je n'ai plus hésité, j'ai essayé mon expérience sur Aaron lui-même, avant de m'attaquer à la résurrection de sa femme. Ce que je lui ai donné comme mesures et que vous avez entendu étaient des mesures fictives. Il semblait le pressentir craignant de ne recevoir à la fin de moi qu'une effigie. Il avait tort. J'étais sincère. Je lui aurais donné un être vivant mais une âme volée. Il est par conséquent pré-

férable qu'il en soit ainsi. L'expérience dont je vous parle, je l'ai accomplie sur lui ce soir même. Ensuite je l'ai exposé et vous avez pu voir jusqu'à quel point elle avait réussi : L'éclairage intense vous était destiné. Il avait pour but de vous arracher le cri d'admiration dont mon orgueil avait besoin. Aaron Hankeven était préparé pour défier la destruction des cellules, mais à une seule condition : il fallait éviter une mort violente. C'est vous qui la lui avez donnée mais vous n'étiez qu'un juge. Son véritable meurtrier, c'est moi... Il y a le cercle inviolable des lois dont vous vous êtes fait le défenseur inconsciemment peut-être, et peut-être aussi volontairement. Je ne le sais... »

Dès qu'il eut prononcé les derniers mots, l'elfe sortit de la boutique, s'éloigna d'un pas silencieux et disparut bientôt.

## XVII

Alors en moi, la curiosité de l'homme qui m'a poursuivi en toute occasion, voulait s'élever même ici pour demander à l'homme qui s'en allait :

« Mais ces formes de cendres, bleues sur le mur gris, que sont-elles ? Que signifient-elles ? Et les deux adolescents au long cou gracieux, à la voix sonnante, où sont-ils, qui sont-ils ? »

C'était trop tard. Bien trop tard.

## XIX

Un pas traînant retentit dans la boutique maintenant tout à fait sombre car, depuis le départ de celui que j'appelais l'elfe la lumière sur le mur d'en face avait disparu. Avec elle, les ombres mélancoliques. Il ne restait comme toute clarté que le vague reflet du réverbère lointain dans la rue affreusement morte.

Des bruits de pas s'approchèrent. J'étais incapable de fuir. Apparut dans le cadre de la porte, devant le cadavre d'Aaron Hankeven, David, son fils. Les yeux obsédants se posèrent sur moi, et entre ses grosses et pâles lèvres sortit la plainte connue, monotone: « Vous avez tué mon père. Je vous ai pourtant dit qu'il n'y avait dans son intention rien de

mauvais... Il est vrai que c'est lui qui a voulu la résurrection de sa femme Vilma, ma mère... mais si son désir était impie, son intention était pure... Je vous l'avais dit; c'est pour cela que je suis venu chez vous bien avant... bien avant.... Malgré cela, vous l'avez tué... »

J'ai déjà dit ne pas pouvoir supporter les yeux de cet enfant. Il y a en eux une accusation terrible, cachée.

Secoué d'une panique, qui subitement me délivra de ma paralysie physique, je pus m'enfuir. Je le fis d'une façon folle, courant à travers les rues désertes comme devant l'orage, comme devant le feu, d'une manière qui ne sied pas à un vieil homme fier comme moi.

Jean Banko

# Au Cap Sicié
## ou la Naissance des Mythes

Le scepticisme et l'esprit critique ne sont pas encore les choses les mieux partagées du monde. C'est une chance, il me semble. Tous les instruments de mesure, les moyens d'enquête et d'information n'empêchent pas les hommes de rester terriblement affamés de légendes. On n'en voudrait pour preuves que les serpents de mer qui se sont mis à pulluler en Ecosse.

Ce serait un tort pourtant de croire que de telles légendes ne prospèrent qu'au pays d'Ossian, dans les brumes septentrionales. Les pays clairs, le Midi, la Méditerranée ne sont pas en reste.

Qu'il y ait aussi des gens, innombrables, pour qui la disparition de Kitchener, de Raymond Lefèvre, de Nungesser n'est pas une évidence, c'est une grande consolation. Cet aventureux penchant ne demande qu'à retrouver le climat de la croyance pour faire renaitre les miracles dont l'Humanité jadis fut enchantée.

La mythologie n'est pas morte, elle ne fait que dormir, Belle au Bois, Walkyrie, attendant les héros qui la viennent réveiller. Ce ne sont pas les héros qui manqueraient, pas même les circonstances.



Du côté de Toulon, au pied du Cap Sicié, un matin d'août, j'ai véritablement éprouvé comment naissent les mythes.

Une troupe d'amis, nous étions là, non loin du Brusc et du petit archipel des Embiers, prenant le bain dans les éboulis où la pinède achève de mettre son ombre et son odeur. Nulle autre présence humaine. Avec ses

hautes falaises, son éclat métallique et sa masse animale, le Cap Sicié, même en plein soleil, a toujours un certain air mystérieux et porte facilement à l'angoisse. Nous n'étions cependant que rires et plongeons joyeux.

— Voyez! Là, ce remous, qu'est-ce donc ?

L'un de nous a vu quelque chose qui remuait, non loin, à portée de la voix, dans l'eau, parmi les récifs épars.

— Où ?... Là !... Ici !... Non, voyez...

Toutes les femmes s'écrient ensemble. Personne n'est d'accord sur le lieu du phénomène qu'un seul a vu, mais chacun adopte à son usage un point où l'eau écume.

— Là ! Ici ! Cela bouge.

Hé oui ! Cela bouge vraiment, et la mer sans cesse bouge, et mille motifs la peuvent faire se mouvoir, s'ébrouer, et les plus simples, les plus humains. Mais parmi dix créatures, euphoriques et saines, à midi, en Provence, pas un mot pour avancer la moindre raison « pratique ». Spontanément tous les esprits ensemble se jettent vers le merveilleux.

— *Il* avance, *il* monte, *il* plonge...

Qui ? On ne sait. Déjà, c'est un être, avec un vague fabuleux... Un rassemblement de « la vision » se fait vite. Dix mains se tendent vers un seul endroit où *il* est, qui avance, que l'on *voit* incontestablement avancer.

Alors les marsouins, les dauphins apparaissent dans les propos; chacun se fait fort d'en avoir souvent vu et de n'ignorer pas qu'ils sont fréquents en ces parages. Des récits s'amorcent. Les bêtes pullulent, grossissent, bientôt des cachalots, des cétacés des macrorhines ! Pourquoi pas le Dragon ? La Tarrasque ? A Capri, de même on parle des requins qui infestent la côte des Faraglione, qu'un anglais intrépide chassait à la nage et le poignard en main. Et la mer roule des cadavres...

Sous le Cap Sicié, tout à coup, un baigneur solitaire qui se reposait sur une roche, se lève, plonge. C'était lui sans doute qu'on avait vu d'abord, puis confondu avec les algues, les vagues, les rochers. Il fallait bien en convenir. Mais, cependant qu'il regagnait à la nage l'anse d'où il était parti, dans son sillage traînait le souvenir des monstres évanouis, et dans la troupe des amis un silence réprobateur avec un rien de mélancolie. Et quand, deux heures plus tard, parmi les ro-

ches à fleur d'eau où la mer ensoleillée brisait toujours calmement, celle *où le nageur ne s'était d'ailleurs pas posé,* pauvre cachalot de pierre, continuait d'avancer sur place, je n'affirmerais pas que personne n'y croyait plus.

*
* *

Pour moi, je crois encore à l'oiseau que j'ai fait se lever dans le torrent de Pareys, à Majorque. Nous étions vingt, seul je l'ai vu. L'air était lourd et chaud. D'une eau dormant au creux des pierres, parmi les cystes et les figuiers sauvages, miracle ! j'ai vu se lever un oiseau divinement bleu, j'ai vu véritablement l'Oiseau Bleu.

Autre pressentiment : c'était la nuit, dans la baie de Naples; le bateau, vétuste, évoquant l'âge de Vasco de Gama, avec ses balustres de bois, ses cabestans à grandes roues, s'avançait doucement. Bientôt la mer fut toute fleurie de flammes au loin du côté d'Ischia. Vers quels rivages provignant de lumières allions-nous ? Ou plutôt vers quelles ombres hantées ? Je m'efforçais de voir et de comprendre: rien ne dissipait le mystère. Malgré moi, je songeais à des phosphorescences inconnues, à des sargasses, à des sources de naphte... Une heure après, le bateau laissait à babord et à tribord des flotilles d'embarcations qui pratiquaient paisiblement la « pêche aux feux » avec leurs réflecteurs d'acétylène.

Sur la même mer, mais du côté de la Toscane, autres feux, autres phantasmes. Pendant une semaine, chaque nuit, de grandes lueurs passaient sur l'horizon. On savait qu'il n'y avait point de phare par là, le ciel était trop pur pour des orages même lointains. On ne voulait d'abord pas croire celui qui avait eu premier la vision. Mirages, lui disait-on. Mirages, comme celui qu'il avait vu, un matin de juillet, sur le golfe d'Alger? Un vrai mirage « optique » celui-là, mais les Arabes de la Kasba croient encore aux apparitions de ce fameux matin... Lui, à ses lueurs nocturnes, il croyait. Il croyait à des exhalaisons de la mer, de la chaleur, à des signaux d'un monde invisible, à des présages. Tout n'est pas expliqué. Dans le village, les pêcheurs commençaient à s'interroger sérieusement... On ne sut que

la semaine suivante, par le hasard d'un journal étranger, qu'il s'agissait des évolutions d'une escadre italienne, entre l'Ile d'Elbe et Livourne.

Encore : un jour, dans les rochers du Cap Corse, non loin d'Erbalunga, les eaux de notre bain furent habitées par de grosses méduses bleues et mauves. Comme on sait, elles ne changent point en pierre qui les regarde, mais à qui les touche elles font des caresses urticantes. Fuite des baigneurs et cris des compagnes. Les méduses, indolemment balancées, me faisaient signe. J'allai vers elles, comme un hôte du même univers, mais aussi comme un frère ennemi. J'allai à leur capture.

Seule leur chevelure, serpents de la Méduse antique, pique et brûle; la calotte est gluante, « flasqueuse », comme disait l'enfant marseillais; c'est par là qu'il faut les saisir. Mais elles restent entre deux eaux, elles montent, elles descendent, elles se retournent : il faut nager de même, s'approcher, s'écarter, tantôt plongeant droit au fond pour les prendre à la remontée, tantôt les suivant sur le dos et par en dessous. Je savais quels gestes je faisais, avec quelles flexueuses mouvances ils pouvaient apparaître, dans le miroir déformant de l'eau, à la troupe des spectateurs. Je me régalais des bravos et des commentaires, quand la mort de mon souffle m'obligeait à rendre mon visage à l'air. Et ce fut un beau tapage lorsqu'enfin, sauf de piqûre, je brandis hors de l'eau, sur la paume de ma main une première méduse dont les pédoncules retombaient tout autour de sa corolle comme les cheveux d'une captive.

Il arrive parfois à mes amis d'avoir en moi une belle confiance: à la troisième méduse, une légende était née. On en parla. On en parle encore: c'était un poisson qui lutte, un géant sous-marin combattant des monstres, un nouveau Goliath au poignard entre les dents qui assassine des pieuvres, et la mer devenait toute rouge de sang...

*
* *

Peut-être n'en fallait-il pas davantage, aux temps homériques, pour faire naître les légendes odysséennes. En vérité je sens celle que notre nageur de Sicié, gon-

flé jusqu'à la taille d'un invisible monstre marin et multiplié jusqu'au troupeau, aurait pu nourrir à lui seul. Ne dit-on pas que les habitants d'Ersa, au Cap Corse, ayant pris l'îlot de la Giraglia pour un gros poisson, tentèrent de le lier d'une corde et de le tirer au rivage ? Et cette Giraglia, il est vrai, a quelque peu l'aspect d'un veau marin.

Les feux de la pêche, méconnus près d'Ischia, quelle errance des âmes damnées sur cette mer qui baigne les champs phlégréens ! Cette mer où les mariniers de Santa Lucia virent s'avancer sur les flots une Madone aux longues chapes et couverte de bijoux.

Et l'attrapeur de méduses, dans ce pays où les marins de Bastia découvrirent un Christ noir qui flottait sur la mer, ce nageur au geste involontaire du Persée de Benvenuto, il eût pu faire, en d'autres temps, un assez beau demi-dieu. Songez qu'à quelques milles de ce rivage (on la voit par temps clair) il y a une petite île qui traîne, et elle s'appelle Gorgone...

Le jour du Cap Sicié, méditant ainsi sur les mythes, j'en vins à celui des Sirènes, auquel j'ai bien souvent songé. Elles n'étaient peut-être rien d'autre que les prostituées, à l'escale, qui font déserter les marins, ou bien les filles à poil que leurs souteneurs exposaient sur la côte pour faire naufrager les équipages travaillés par le sperme : pêche à la femelle.

C'est une pêche qui se pratique en Méditerranée, pour la seiche notamment. Un technicien la décrit ainsi : « Au moment de la reproduction, on prend une femelle que l'on met à la traîne, au bout d'une corde. Les mâles, attirés par l'odeur, viennent en grand nombre et on les capture à l'épuisette. » Remplacez l'odeur par le chant, et vous avez Ulysse.

Mais quels chants ? « *Que leur chantaient donc ces Sirènes ?* » Maurras se l'est demandé, puis il a voulu rétablir la chanson : le père et la mère de tout, l'ancien germe de Pan... Ce n'est pas ainsi que la conque mémoriale à mon oreille la propose. Je crois qu'il faudrait plutôt imaginer les accordéons, les banjos, les pianos mécaniques, et ces romances un peu crapuleuses des putains à califourchon, la chemise troussée, dans les quartiers réservés des ports. A tout le moins deux ou trois filles riantes et faciles

comme celles qui firent surnommer « Bar des Sirènes » certain caboulot des environs de Bastia où des peintres tinrent leur état. On comprendrait mieux la cire...

Le Grec dans les mots n'osait-il point braver l'honnêteté ? Il faut bien avouer que cet épisode des Sirènes, sauf le respect d'Homère, est assez manqué. En vérité ces créatures n'ont rien des femmes fatales, malgré la queue de poisson, et leurs paroles rien d'excitant. Tant de précautions pour si peu de chose ?

A moins que ce soit encore un des mille tours d'Ulysse, une bonne farce, ou très subtile habileté : « Mes enfants, vous l'avez échappé belle, grâce à moi ».

Mais personne pour lui dire : « Patron, vous exagérez » ?

Si vraiment Homère lui-même y avait cru, comment aurait-il pu résister au plaisir de déboucher les oreilles des matelots ? Comment n'en aurait-il pas laissé au moins un tourner l'ordre pour lui donner la joie de mourir ensorcelé ? Un, ou bien tous. Sans doute l'Odyssé se fût achevée là, mais quel beau naufrage !

Bref, le mythe des Sirènes est bon à renouveler. Je m'inscris pour prendre date. Et j'inscris l'auteur de cette « copla » d'Andalousie :

Sur le môle d'Algésiras
On entend chanter la sirène,
Elle dit au marin : hélas
Etre en amour c'est être en peine.

Mais les matelots anglais de Gibraltar n'ont plus besoin de cire aux oreilles : pour la noyade aux eaux nostalgiques de l'amour, il leur reste la cire des phonos. La mythologie n'est pas morte.

Gabriel AUDISIO.

# L'Esprit et le Temps

## LIQUIDATION D'UNE POESIE

*Au fil des années, entre tant et tant de cadavres qui pour demeurer étincelants n'en empoisonnent pas moins les sources les plus intimes de notre vie, se décomposent les plus éblouissantes de nos illusions. Si chères encore, si parées en leur corruption même que j'hésite à voir en elles des illusions et que je crois moins à leur déchéance qu'à l'affaiblissement inéluctable de mes propres pouvoirs. Dissolution, non pas, mais plus justement et plus terriblement, hélas, dispersion. Tant d'énergie gâchée et de fraîcheur et de bon vouloir, et déchirée à tous les vents des capitulations morales et des bassesses charnelles, la dévorante auréole de mon amour.*

*Et je note cet aveu et je sais qu'il n'est point une abdication, car j'ai confiance quand même, pour peu que je parvienne à m'oublier moi même, à me soustraire aussi aux influences extérieures. Si je m'appliquais à refaire le vide, à oublier mes illusions d'hier pour laisser le champ libre à celles de demain, je sais qu'alors et sur les mêmes éternelles lignes de force la vie pourrait aller de l'avant et que, délivré de mon propre cadavre, un autre homme atteindrait à la grandeur, posséderait cette réalité dont ma faiblesse n'a effleuré que les fantômes.*

*Aussi bien en confessant ma propre décadence, qui est celle de mes amis, qui est celle de tous ceux qui aux alentours de* 1925 *crurent à une « révision des valeurs », je persiste, est-ce héroïsme vrai ou stupide entêtement, à ne rien renier de nos raisons de vivre. Je doute en un mot de la façon dont nous nous sommes appliqués à les suivre, de nos méthodes, de notre volonté, de moi-même et de tous, mais devant les sarcasmes des bien-pensants comme devant leur police, leur idéologie et leurs provocateurs, je crois encore et croirai jusqu'à la mort à la vérité absolue de notre attitude.*

*Certes, nous avons pavé l'Enfer mais, cette vie effrayante, nous avions posé comme postulat qu'elle était impossible, cette*

*poésie à qui nous nous livrions tous, poings liés et cœurs battants, nous admettions qu'elle se dévorait elle-même, trouvait dans l'anéantissement sa plus parfaite expression. La mort ou la trahison ont éclairci nos rangs. C'est que tant de ferveur dépassait les possibilités physiques ou morales de l'être humain. Est-ce une raison de revenir à la norme, de rechercher cet équilibre profitable dont se préoccupent les lâches et les « bas-vivants? ».*

*C'est pourquoi, sans aveuglement comme sans désespoir, j'estime que nous assistons depuis* 1930 *environ à une nette régression, à une décadence marquée des principes dont nous nous réclamions immédiatement après la guerre. D'autres ont dit ou diront mieux que moi la faillite de l'idée Européenne, l'affaiblissement, en France tout au moins, de la mystique révolutionnaire. En cette revue où nos seules préoccupations sont de poésie je me contente de souligner la lente décomposition du surréalisme.*

*Certes, la valeur dialectique des argumentations d'André Breton reste entière et les textes critiques récemment publiés ne le cèdent en rien aux derniers manifestes; certes, s'impose avec une puissance singulière la vision à la fois onirique et intellectuelle des compositions de Salvador Dali, mais tant de gloses subtiles sur la psychanalyse ou de méthodiques recherches ne rachètent point la faiblesse croissante des productions poétiques. Que l'on m'entende, le mot est inadéquat et stupide mais je ne saurais en trouver d'autre, mon seul élément d'appréciation, en dehors de toute considération idéalogique, n'est-il point ma réaction personnelle à l'égard des textes que l'on me propose? Or, depuis « L'Amour la poésie » ou « Siramour », rien ne m'a réellement touché chez Eluard ou Desnos. Quant à la « Mythologie personnelle » de Maxime Alexandre, c'est un relevé de récits de rêve, consciencieux sans doute, mais sans valeur autre que documentaire. C'est à dessein que je mélange des noms souvent opposés dans les excommunications de chapelles chères à ces poètes déformés par la polémique de parti. Le Surréalisme dépasse en effet le groupe surréaliste et je le tiens pour synonyme de tout ce qui, depuis quinze ans, présente quelque intérêt en fait d'activité poétique. Cela m'oblige, une fois de plus, à constater la décomposition du système. La plupart des livres de poésie qui me passent entre les mains se réclament, à tort ou à raison, du surréalisme. En fait ils n'en représentent que l'abdication.*

*Le Surréalisme s'il pratiquait volontiers l'humour en usait comme Lautréamont en guise d'arme, d'élément de destruction, il n'en faisait point une fin.*

*Tandis que Gilbert-Lecomte demeure à peu près seul fidèle à cette conception et rejoint, par une facilité voulue, le devoir qu'a*

*tout homme de brûler et de se perdre, d'autres font de l'humour une fin et sombrent dans la plus basse espèce de fantaisisme. Que penser en effet des « gentillesses » de Fernand Marc ou de Georges Hugnet sinon qu'elles ont une valeur de divertissement, or la poésie surréaliste ne se proposait point le divertissement mais la vie totale, n'enseignait point aux hommes à s'oublier mais à se découvrir pour mieux se perdre. J'en dirais autant des poèmes, d'ailleurs délicieux, de Jean Follain. Ils me divertissent et ne font que me divertir. Plaisir littéraire sans plus. Or la poésie d'un Eluard de la haute époque, la conquête passionnée d'un André Gaillard n'allaient point sans une intransigeance absolue, et il faut le crier bien haut quitte à passer pour ridicule, sans un certain puritanisme, condition de toute grandeur. Maintenant que se sont éteintes les hautes flammes qui dévoraient et qui consumaient leurs porteurs, nous proposera-t-on à l'heure même où l'Europe occidentale s'engage sur les chemins de la passion, de ridicules feux d'artifice et les jeux d'un inconscient à la mesure de notre bassesse consentie, de notre asservissement aux vieilles idées rafistolées que nous dispensent les suppôts de la Contre-Révolution?*

*Quelques poètes l'ont compris qui ont opté pour une expression accessible. Ceux-là ont élu l'idéologie marxiste pour la raison bien simple que croyant à l'ordre humain, ils ont estimé que seul un édifice social humanisé permettrait à tous les hommes d'atteindre par le loisir conquis de haute lutte, la libération des servitudes actuelles, à des conditions de vie matérielle telles qu'ils aient toute possibilité de se développer sur le plan, jusque là réservé aux seuls privilégiés, de la poésie et de l'amour.*

*Des divers temps de cette conquête humaine certains n'ont vu que le premier temps, celui de la révolution politique. Tel Louis Aragon dont l'inféodation absolue aux directives de la III<sup>e</sup> Internationale, pour être hautement respectable, ne s'en est pas moins faite aux dépens de la libre activité poétique.*

*C'est d'ailleurs le plus curieux aspect de la décomposition du surréalisme que cette désertion volontaire de tous ceux qui ont rejoint les révolutionnaires militants. Tandis que Breton et Dali se retiraient dans leur tour d'ivoire, d'autres poètes se faisaient les porte-paroles de l'idée marxiste. Certains, comme Jacques Baron et surtout Pierre Mohrange ont voulu sauvegarder tout à la fois les devoirs du poète envers le prolétariat et les droits imprescriptibles de la Poésie. Une analyse rigoureuse montrerait qu'ils n'y ont point toujours réussi, mais du point de vue de l'histoire de la poésie il faut convenir que depuis 1930 les lignes de force de la poésie vivante passent par là. Surtout en Belgique avec les Plisnier ou les Vandercammen..*

*Il n'en demeure pas moins vrai cependant que cette solution ne saurait être que transitoire. La poésie ne saurait s'accommoder ni de l'idéologie abstruse des surréalistes orthodoxes, ni du papillotement des néo-fantaisistes, ni de la rhétorique plus ou moins heureuse des poètes de la révolte. Le surréalisme qui avait éveillé les espoirs les plus insensés se doit à lui même de demeurer envers et contre tous le levain de la poésie à venir. Dépassera-t-il les formes littéraires qui malgré ses prétentions sont restées pour lui une véritable tunique de Nessus? Transcendera-t-il son péché originel, l'obscurité et l'incohérence, pour devenir accessible et convertir la foule abrutie des dormeurs sociaux, des conformistes de tous les bords? Le surréalisme deviendra-t-il la poésie, c'est-à-dire l'homme prenant conscience de ses pouvoirs et se consumant dans une vie insensée et totale? Il doit être cela ou ne pas être. Car la Poésie, si « n'être pas » est pour elle, et avec elle les hommes, une abdication définitive, a pour fin essentielle de « n'être plus ».*

Léon-Gabriel GROS.

# Chroniques

## CHARLES MORGAN ET LE ROMAN DE LA CONNAISSANCE SPIRITUELLE

Hors un bel article de Jaloux durant l'été dernier, le nom de Charles Morgan, malgré la traduction de *Portrait in a Mirror* parue il y a bientôt deux ans, n'a pas connu chez nous une fortune éclatante. Il y a des œuvres, tel le *Grand Meaulnes*, ou les *Cahiers de Rilke*, dont la perfection intemporelle, qui se suffit pleinement à elle-même, décourage dès l'abord la critique. Il faudrait tout citer, tout redire, et comment redire après celui qui a dit une fois pour toutes, après le narrateur irréfutable? Livres dont on ne parle guère, qui prolongent dans le silence les cheminements de leur vie secrète au cœur de la forêt humaine, et dont on s'aperçoit un beau jour avec stupeur qu'ils se sont pour jamais installés dans la durée. Les romans de Charles Morgan, *Portrait in a Mirror* et surtout *The Fountain*, sont de cette race. Leur contagieux pouvoir emprunte à la poésie quelques-unes de ses vertus les plus rares, au rêve ses plus sûrs sortilèges, sans jamais cesser d'évoquer et de révéler la réalité la moins imaginaire, je veux dire, la plus profonde, celle qui aimante toute pensée, tout désir, toute existence. Romans de la connaissance vraie, ou, comme eût dit Rimbaud, de la « vraie vie absente ».

Le miracle est qu'une telle entreprise ait pu être menée à bien par un romancier en pleine possession des ressources et des habiletés techniques de son art, et qui ne doit rien aux commodités du récit pseudo-poétique, dont les faiseurs nous infectent depuis quelques années. Qu'on relise *Portrait in a Mirror:* trame serrée, progression des sentiments et de l'action constamment justifiée, explicitée, équilibre parfait entre les épisodes et la méditation, nulle rupture facile, pas un de ces jeux de gratuité qui singent à si bon marché la fantaisie et l'irréel, une constante justesse, une sûreté exquise de doigté, le métier le plus classique en un sens, toutes qualités, moyennes ailleurs, singulières ici, parce qu'elles n'éludent pas l'essentiel, parce qu'elles se limitent

à leur rôle, modeste, mais efficace de mise en œuvre, parce que jamais le grand dessein n'est oublié ou étriqué, jamais la tension du récit affaiblie ou vulgarisée par les artifices du récitant. La maitrise des moyens d'expression, surtout dans le domaine du roman, implique leur subordination étroite, le refus de toute virtuosité, l'orgueilleuse sobriété d'effets qui ne s'attarde pas à la parade, et ne perd pas un instant de vue le véritable spectacle, qui est intérieur. Aussi Morgan peut-il décrire ou faire vivre avec un humour plein de sincérité tous les fantoches et les humains inachevés ou figés qui peuplent, tels les Trobey ou Fullaton dans le *Portrait*, Ballater dans *The Fountain* l'arrière-plan du grand drame central, sans qu'on soit tenté de lui reprocher un effet facile, une complaisance aux goûts ordinaires. Ils sont là — vrais sans insistance et réels dans toute leur absurde étroitesse, plaisants par leur niaiserie et tristes par leur inconsciente insuffisance — pour aider à mesurer et comme à percevoir toute l'étendue qui sépare ceux que les apparences retiennent prisonniers, ceux qui font semblant d'exister, et les autres, les solitaires voués à l'accomplissement de leur vraie nature par un perpétuel dépassement de soi. Morgan échappe sans peine par ce biais au travers de l'antipuritanisme cher à tout Britannique affranchi, ce reste d'idolâtrie à la Bernard qui vénère en secret les idoles tout en les renversant avec fracas. L'imperméabilité bourgeoise, les préjugés de caste, les vanités ou les illusions communes, les intérêts de chaque jour ne sont point grossis par sa plume jusqu'à prendre figure d'Antéchrist : ils restent ce qu'ils sont, de pauvres succédanés d'une angoisse plus haute à l'usage des faibles, des aveugles ou des « déterminés », de ceux qui n'ont pas eu le loisir ou la liberté du choix ; ni bourreaux, ni victimes, mais dupes. La sympathie ne lui manque pas pour ces êtres mutilés ou incomplets et je ne connais point de réaliste qui eût su camper avec autant d'autorité souriante, drue, délicate dans sa bonhommie, le personnage du très traditionnel jonkher hollandais Van Leyden, frère statique du dynamique Pepperkorn de la *Montagne Magique*. Chaque vie étant mise à sa place dans une juste échelle des valeurs, celle qui prend pour étalon l'ambition la plus virile, toute vie s'éclaire et se colore d'un jour nouveau, qui lui restitue, selon son degré de conscience et la fidélité à sa vocation, une équitable part de dignité. Mais point de satire caricaturale : le problème est ailleurs, et bien au-delà.

On est surpris à première vue de la simplicité des thèmes favoris de Charles Morgan. On songe, non sans quelque terreur, à la banalité, au romantisme fade, aux discours abstraits

qu'une pensée moins riche et moins experte en eût tirés. *Portrait in a Mirror* : une vocation d'artiste fécondée par un amour d'adolescent, qui n'atteint à son plein accomplissement que par le renoncement à l'heure même du bonheur. *The Fountain* : la recherche d'un idéal de vie contemplative à travers l'isolement ascétique, puis l'amour, puis le spectacle d'un renoncement sublime devant la mort, enfin par l'acceptation réconciliée de toute la vie et de toutes les exigences de l'esprit, suggérée dans les dernières pages. Beau prétexte à attitudes barrésiennes, à déclamations distinguées, à fausse profondeur. Mais les grands lieux communs ont la vertu de la pierre de touche : seuls y résistent ceux qui sont dignes d'eux. N'ont la force de les penser jusqu'au bout, de les suivre jusqu'à leurs plus impitoyables conséquences, que ceux qui ont vraiment un regard neuf et une lucidité vierge de toute vérité apprise. La solitude, la douleur, l'amour, l'ambition spirituelle, la mort : qu'y a-t-il d'autre dans les *Cahiers* de Rilke, ou dans la *Montagne Magique* ? Et qui oserait cependant leur nier une hardiesse, une nouveauté cent fois plus bouleversantes et subversives qu'à tant d'imaginations effrénées qui prétendent faire peur par les moyens de Croquemitaine ? C'est sur ce plan là, sur le même plan qu'un Thomas Mann, qu'un Rilke ou encore qu'un Dostoïevski que se situe l'œuvre d'un Charles Morgan.

C'est dans *The Fountain*, paru en 1932 et non encore traduit, (1) qu'il a donné sa pleine mesure et formulé les maîtres-mots de sa sagesse. *Portrait in a Mirror* reflète la crise décisive d'une adolescence, ce qui suffit à en caractériser l'enchantement tout en en marquant les limites. De plus l'amour y succombe à sa propre image et à la loi du temps qui lui ravit l'être - même qu'il a métamorphosé. La première jeunesse autour de laquelle il a pris naissance l'irise d'une pureté irréelle qui succombe à l'assouvissement. De même l'héroïne de *The Fountain*, à la première rencontre avec l'amour physique, sera un temps prise de panique devant l'illusion que « d'une manière que le plus secret de son cœur ne pouvait définir, elle avait perdu le seul compagnon de sa vie et que l'homme debout au-dessus d'elle était un étranger; que désormais elle ne pourrait être familière qu'avec son corps, qu'elle avait chassé un esprit et qu'elle était seule dans la pièce et seule au monde ». Mais elle apprendra à dépasser cette première apparence, et aussi le triomphe du bonheur comblé, et plus tard encore le sentiment de l'irrémédiable.

(1) L'article a été écrit antérieurement à la publication de *Fontaine* chez Stock.

Ainsi *The Fountain*, roman de la maturité où toute l'aventure humaine est incluse, prolonge et complète le panorama spirituel esquissé dans « le vert paradis des amours enfantines » du *Portrait*.

Un homme obsédé en secret par le désir de la connaissance vraie, en proie à un besoin de méditation qui est son honneur et sa dignité, mais tôt happé par le mécanisme social, lié à une tâche et promis à un destin, non par lâcheté mais par sacrifice librement consenti, se trouve brusquement restitué à sa vraie nature grâce un hasard de la guerre (il est interné en Hollande) et bénit cette captivité qui lui donne le loisir de partir à la conquête de son paradis. « Tout homme » écrit Morgan « qui n'est pas un démon a sa retraite bien à lui, son île intacte encerclée tout alentour par les eaux de l'esprit, où il lui est donné de vivre sa propre vie et de n'être pas poursuivi... Ces sanctuaires de l'art et de la nature, ces profondes et vitales illusions qui, comme l'illusion de la mort elle-même, sont les préludes d'une re-naissance sont nécessaires à quiconque n'à pas le don de sainteté, car il y trouve au même titre une confession sans confesseur et une manière d'engager l'esprit où la victoire est exempte de toute arrogance. » (1) Lewis Alison, l'homme seul par excellence, est donc en quête d'un « engagement » auquel vouer sa passion spirituelle. « Pour apprendre à ouvrir les yeux, il avait été, semblait-il, nécessaire qu'il fût solitaire, stable, d'une stabilité absolue, jusqu'à ce que cette part de son être qui était aveugle se détachât de lui comme la peau d'un serpent ».

C'est que l'éthique secrète du livre, telle que l'exprime plus loin un autre personnage, comporte comme postulat premier une affirmation terriblement ascétique de la loi de solitude inhérente à l'être : « Le monde s'est habitué à penser par groupes, classes, masses, et la civilisation est en train de succomber sous le fardeau de cette erreur. C'est une erreur, parce que les masses sont contraires à la nature; elles ne naissent ni ne meurent, elles n'ont pas d'immortalité ; *la poésie de l'expérience humaine* leur est étrangère. Naissance et mort sont solitaires ; pensée et croissance, solitaires ; toute réalité finale d'une vie d'homme est sienne exclusivement, incommunicable ; dès qu'il cesse d'être seul il s'éloigne des réalités. Et plus il

---

(1) Je préviens une fois pour toutes que mes traductions sont des plus approximatives. La prose de Morgan a une richesse signifiante qui déconcerte, et je ne suis pas angliciste de profession.

s'identifie aux autres plus il s'éloigne de la vérité... » Je supplie qu'on n'aille pas en conclure à la légère à une espèce d'individualisme gaillardement dédaigneux des contingences et du matérialisme historique. Si Morgan est aux antipodes de Marx, il n'est pas moins éloigné de Stendhal et de Barrès, et Montherlant le repousserait avec un altier dégoût. Tous les inventeurs d'alibis, tous ceux qui enseignent les moyens de feindre l'absence, de s'évader de la grande angoisse doivent prendre cette rude affirmation du truisme qui fait peur comme une injure personelle. Mais quiconque garde encore à peu près frais le sens de « la poésie de l'humaine expérience » comprendra que toute connaissance valable de l'homme nait de cette évidence si méconnue.

« Ce que je cherche », dit Alison au début du roman, « c'est l'immobilité de l'esprit », cette immobilité, dit-il ailleurs, « qui n'est que le nom d'un état d'invulnérabilité ». Non point l'extase, ni même l'absolu détachement ; ni le raidissement stoïque, ni l'anéantissement bouddhique, mais une indépendance spirituelle dont la contemplation lucide est la voie, et le but une sorte de ferveur réconciliée conquise à travers les conflits du doute, de l'amour et du vouloir, par une sublimation de l'être tout entier qui n'en mutile aucune part, et qui honore le corps aussi bien que l'esprit. Mieux encore : le désir charnel est à la fois l'obstacle nécessaire et l'aliment de cette entreprise : si l'homme doit apprendre à être seul, ce n'est pas la solitude qui le lui enseignera. Nul décret de sa seule volonté n'a le pouvoir de lui donner le salut. L'ascétisme pour tout autre que le saint est l'erreur capitale, le péché contre l'esprit. « L'ascétisme, étape dans le voyage de l'esprit, est aussi un refus de la nourriture qui peut alimenter ce voyage ». *The Fountain*, sorte de *Pilgrim's Progress* du contemplatif sans Dieu, enseigne à ne pas anticiper sur l'évolution normale de l'expérience humaine, « à ne se point hâter », selon une citation de Jeremy Tailor, « de cueillir les fruits de Paradis avant le temps ». Or, si le désir contemplatif est, au même titre que le désir sexuel, « le mobile premier de l'humanité », s'il naît d'un besoin si rigoureusement personnel qu'il en est par nature incommunicable, il n'en reste pas moins que « les solitaires sont comme des fleurs coupées dans un pot : ils sont beaux mais ils fanent, faute de nourriture ». Mais le redoutable paradoxe, c'est que « si l'homme accepte de se nourrir de la femme, il est enraciné et tenu ; nul recours pour lui jusqu'à ce que sa propre terre le reçoive à nouveau ». Le salut viendra donc par et malgré l'amour, selon la grande leçon qu'Alison entrevoit

dès la première étape du voyage : « Les disciplines et les contraintes de la vie ne sont pas tout : elles sont tout ce que l'homme est capable de faire pour lui-même, mais il ne peut pas tout. De même qu'il ne peut être un poète ni un amant par décret de sa volonté, de même n'est-ce point la volonté seule qui en fera un être de l'esprit, mais un acte de soumission et d'abandon ». Morale de l'entier accomplissement de soi, qui veut que toute nature soit pleinement satisfaite pour être dépassée. Sagesse fluide et non pas rigide, qui, loin de faire violence au temps, s'accorde à lui pour en tirer sa loi. C'est ce que résume l'autre héros du livre, Narwitz, l'homme que la guerre a dépouillé de toute raison de vivre, en un admirable développement qui est comme la synthèse même de la pensée de Morgan : « De même que nous enseignons aux enfants à être bien élevés et à céder leur place aux autres — en somme, à être courtois et à se sacrifier — de même, en l'enfance de notre sagesse devons nous nous sacrifier et devons nous aimer. Le sacrifice de soi, grande et nécessaire vertu sans doute, est une vertu qui doit être transcendée et dépassée, et l'amour aussi. Car l'amour détourne de l'unité personnelle, il empêche l'âme de se réunir à elle-même. Pourtant, et c'est là un profond paradoxe, il est sur terre nécessaire à la croissance de l'âme. Le rejeter quand nous sommes en état d'en avoir besoin, c'est nous stupéfier par l'ascétisme et chercher à atteindre l'indépendance spirituelle avant notre temps. L'amour, forme de la souffrance, est, comme le chagrin, l'ambition, la loyauté et toutes les autres émotions profondes, une forme de discipline, en tant que part de la vie, qui est elle-même discipline ; et comme tous les autres profits de ce monde, il est un prélude voué à perte. Quand notre intelligence connait que perte est liberté, alors nous sommes philosophes ; quand la perte elle-même est devenue liberté, alors nous avons reçu le baptême d'émerveillement et nous sommes dignes de mourir ».

*The Fountain* est donc le journal des principales étapes du voyage spirituel de ce pèlerin. Voyage pathétique, puisque seules les émotions profondes sont susceptibles d'enrichir et de faire progresser une vie vers la perfection individuelle. Trois drames impliqués l'un dans l'autre se jouent en effet autour de ce destin qu'ils isolent simplement en esprit sans lui faire perdre un instant le contact avec la réalité matérielle. Drame de la guerre contemplé de cette Hollande qui forme comme une île immobile au sein des fureurs qui l'investissent de toute part. Les faux bruits et les grands désastres, tout ici se répercute, mais à l'état d'opinion indifférente ou de spectacle irréel, comme

à travers une muraille de verre. D'où l'angoisse paralysée, tel un cauchemar, du belligérant réduit à l'état de spectateur impuissant par sa captivité et par le démon qu'elle réveille en lui. Drame de l'amour, et le plus singulier de tous. Un souvenir de jeunesse reprend vie sous la forme d'une femme, allemande par son mariage avec un homme qui l'étonne et qu'elle respecte sans l'aimer, la fille par alliance de l'hôte de captivité, mondaine et frivole de toute son impulsion première, mais obscurément tourmentée par un désir de grandeur qui la pousse vers ceux qu'elle pressent le plus loin d'elle pour les briser ou se briser contre eux. Passion qui couve, enrichissant de sa fièvre latente l'ardeur de découverte de l'homme qui se croit encore voué à son seul et insolite destin, puis lentement remonte à la surface, engendre le doute et le remords de l'idéal trahi, s'affirme enfin au hasard de l'épisode le plus inattendu (au cours d'une partie de tennis, l'annonce allemande du désastre du Jutland qui jette l'un vers l'autre ces deux Britanniques inconscients jusqu'alors de la profondeur de leur orgueilleuse foi nationale). Ils se fuient un temps, se blessent l'un l'autre avec toute la maladresse passionnée de leur aveuglement réciproque, où nul débat faussement cornélien ne vient jeter une note discordante, où l'homme cherche à réinventer la femme à l'image de son rêve, où la femme d'abord jalouse de cette image peu à peu « s'éveille à une vie secrète indépendante de la joie et de la tristesse ». Ici s'esquisse une théorie de l'amour vieille comme les mythes (Morgan ne dit-il pas quelque part que le « monde est devenu si pauvre que ses plus antiques trésors spirituels lui sont nécessaires ») avec laquelle on eût aimé voir Lawrence aux prises: « L'amour, l'amitié même, toute association intime entre deux êtres comporte une substance sous-jacente qui est distincte de leurs personnalités séparées, bien qu'elle procède de leur union (définition, soit dit en passant, qu'il ne serait pas malaisé d'appliquer au « charme » poétique)... Trahir, confondre, corrompre ou rabaisser cette substance voilà le péché impardonnable. Je ne crois pas que le plaisir du corps en amour soit un péché, mais qu'il devient une trahison mortelle dès que les relations humaines sont obsédées par son acceptation ou son désir ». Seul un Anglais, libéré du puritanisme par Platon, pouvait écrire ces lignes d'une si singulière et si profonde inactualité.

Mais le hasard déjoue les calculs malhabiles des amants et les livre l'un par l'autre à une félicité totale d'où pudeur et remords sont exclus, et où l'union des corps n'est que le symbole d'une autre communion. Ces deux destins parallèles et conjoints, sans jamais s'identifier, s'éclairent et se délivrent réciproquement.

« C'est un paradoxe bien simple que, alors qu'à cet instant nous pourrions demeurer conscient de l'existence d'une femme qui nous serait indifférente, c'est-à-dire demeurer attaché à la terre par sa chair et la nôtre, nous nous évadons avec une ferveur inexprimable loin d'une femme que nous aimons. Elle a le pouvoir de nous rendre notre liberté, voilà tout; et c'est un pouvoir miraculeux ». Alison peut penser un temps qu'il vient d'atteindre au terme même du voyage, et que cette sécurité au sein de la passion qui transfigure le monde alentour et qui, loin de l'aliéner, enrichit et humanise sa liberté, est le dernier mot de la sagesse qui le hante. Mais il faut revenir du pays des merveilles, ou plutôt aller au-delà encore. Un dernier cycle reste à parcourir, et c'est Narwitz, le revenant, qui sera son guide jusqu'aux portes de la mort. A celui-là ne reste aucune autre attache avec la vie sinon son amour, et telle est la grandeur qui émane de lui qu'elle conquiert et métamorphose les deux êtres que son retour sépare. Après l'enchantement du bonheur, l'enchantement de la souffrance. Alison reconnait en lui son maître. Julie s'attache désespérément à le sauver en se vouant à lui, à se dépasser pour ne point déchoir. Quoi qu'il advienne désormais, un autre être a pris possession d'eux et refait leur âme à son exemple. Et lorsqu'il a tout deviné et qu'il s'abandonne à la mort, c'est lui encore, « par delà tout secours et toute réparation », qui « remettant son esprit entre leurs mains », les enchaîne l'un à l'autre par une fatalité plus irrémédiable que leurs propres cœurs. Il ne leur appartient plus de délibérer ou d'opposer au temps le recours d'une évasion par l'oubli de tout ce qui n'est pas eux-mêmes. Toute fidélité à leur vocation personnelle et commune sera désormais au prix de la fidélité à ce souvenir. Et le roman s'achève à l'aurore de cette nouvelle aventure.

Un tel récit est malaisé, je ne m'en rends que trop compte, à réduire à l'état d'analyse. Les faits n'y persuadent que par leur enchaînement rigoureusement justifié, par l'interférence constante entre le dedans et le dehors, par l'auscultation minutieuse des pensées obscures, de leur montée vers la conscience, de leur révélation en actes — et aussi, et surtout par l'atmosphère qui les baigne. Nul roman moins que *The Fountain* ne mérite l'étiquette de roman psychologique : d'abord parce que ce n'est pas l'être social, la pensée quotidienne qui sont ici en cause, et ensuite parce que le squelette idéologique s'y revêt d'une chair tout ensemble mystérieuse et vivante. Ces personnages si riches ne se détachent pas comme des silhouettes sur un fond de grisaille. Ils font corps avec le paysage, ils sont inséparables d'un tout où leur personnalité et son destin n'est, si l'on veut, qu'une

des lignes de force de ce champ magnétique. Ils sont sans cesse en proie à la nature, aux saisons, aux accidents du hasard, échangeant avec tout ce qui les environne, par un incessant mouvement de flux et de reflux, toutes sortes de messages qui les trahissent et les confirment à la fois dans leur être. Pas un, même des moindres, personnage de Morgan qui soit un automate. Si complètement élucidés qu'ils soient, il leur reste encore assez d'ombre pour vivre d'une vie plausible. Moins parfaitement équilibré que *Portrait in a Mirror*, *The Fountain* est sans doute de ce point de vue plus complet et plus vivant, en dépit d'un ton plus philosophique, d'une plus grande abondance de développements abstraits. C'est dans cette complicité de la pensée avec son objet, du témoin solitaire avec tout l'univers sans cesse présent malgré lui dans son témoignage que réside le secret poétique du livre. Un critique anglais parlait à son sujet de « paisible intensité ». Rencontre heureuse qui définit à merveille le frémissement contenu de l'accent où se révèle la foi du narrateur, épousant exactement le contour des êtres qu'il suscite par le jeu d'une magie évocatoire où il ne peut pas ne pas engager beaucoup de lui-même; mais toujours maître cependant de sa propre ferveur, et mettant une délicatesse parfaite à ne jamais intervenir trop directement pour assurer un effet et emporter l'adhésion. Tel épisode, telle méditation de *The Fountain* ne s'oublient pas, parce que Morgan a su, au double sens du mot, s'y oublier.

Peut-être même estimera-t-on que l'art du conteur l'emporte ici sur la signification du conte. Nous nous sommes habitués à soumettre notre liberté à de telles conditions de révolte, à l'affranchir d'obstacles dont l'oppression matérielle est si évidente, que beaucoup risquent de ne voir dans *The Fountain* qu'un traité de conformisme distingué pour héros de Paul Bourget. Erreur grossière mais excusable. Il nous a si souvent fallu dire non! à tant de mythes appris qui usurpaient la forme de notre nature, que nous nous défions à priori de toute sagesse qui ne fait pas scandale. Qu'on y regarde d'un peu plus près, toutefois; l'éthique de Morgan est une des plus scandaleuses qui soit. Elle témoigne jusqu'à l'évidence d'un mépris serein de tout ce qui n'est pas source vive de l'être. Elle met la loi de vie et de vertu dans l'accomplissement héroïque des aspirations les plus rebelles, de celles qui imposent à l'homme un renoncement au moins intérieur à toute fraternité illusoire, et qui l'isolent en tête-à-tête avec son instinct de se dépasser à tout prix. Elle rabaisse à sa juste valeur la vanité pragmatique, la volonté qui est caricature de force, la prudence qui est impuissance. Elle enseigne une hygiène morale, sans doute, mais combien inquiétante

au regard de la tradition bourgeoise! « Construire l'esprit non pas avec la mort de la pensée et du corps, mais par choix et discipline de leur vitalité, conduire l'homme tout entier, intrépide et réconcilié, jusqu'à cette paix qui est invulnérable et n'exige aucune armure immortelle ». Et voici pis encore: « La vie ne consiste pas en actes extérieurs et ceux-ci l'affectent peu. C'est une expérience intime et secrète que ceux qui en ont conscience — et il y en a bien peu, sauf dans l'enfance et peut-être dans l'extrême vieillesse — cherchent à rendre plus intense, car la rendre plus intense, c'est la protéger et la nourrir. Dans cette île de conscience, dans ce domaine séparé, la sagesse fleurit de la graine des mystères, dont les plus fructueux sont l'amour et la mort. C'est là qu'ils portent leur fruit immortel, tandis que dans le champ de l'action, que les hommes appellent vie, ils ne portent que plaisir et peur, émotions périssables ». Morale qui comporte comme règles une humilité prompte à tout renoncement, et un redoutable effort d'arrachement à tout ce qui n'est pas mobile premier de notre plus individuelle vocation. Morale qui prélude par un refus total à la « renonciation totale et douce ». Morale qui a vraiment pour texte « la poésie de l'humaine expérience ». *The Fountain* n'est pas seulement une œuvre d'art dont on jouit; c'est aussi un de ces très rares livres dont, à la rigueur, on pourrait vivre.

Pierre HOURCADE.

## *LA POESIE*

« HOURRA L'OURAL », par *Louis Aragon* (Denoël et Steele).

C'est une tâche infiniment décevante que celle qui s'impose au critique devant la dernière œuvre de Louis Aragon. Quelque position que l'on adopte elle péche par quelque côté, escamote un aspect essentiel du problème. Aussi bien le jugement que l'on porte sur « *Hourra l'Oural* » dépasse singulièrement ce livre, pose une fois de plus la question pratiquement insoluble des rapports de la poésie et de l'activité sociale, de l'homme et de la cité.

Certes l'attitude serait simple qui consisterait à repousser Aragon en bloc, au nom de la poésie pure, d'on ne sait quel onanisme cérébral. Mais n'est-il pas tout aussi dangereux de se rallier au conformisme des communistes orthodoxes, à l'obédience de Moscou ? Et c'est pourtant de ce point de vue qu'il faut juger le livre de Louis Aragon, la plus élémentaire probité critique exigeant de l'auteur d'un compte rendu qu'il s'applique à dégager tout d'abord les intentions d'un livre avant de porter sur lui le jugement tout relatif de ses propres réflexions.

Or, nous savons que dans le débat si douloureux qui met aux prises les tenants du principe de révolte et ceux de l'idée concrète de révolution, précisée encore non seulement par l'adhésion à la pensée marxiste, mais encore par la soumission à la IIIème Internationale, Louis Aragon, depuis le Congrès de Karkow, a nettement choisi. Louis Aragon est au service, non pas de convictions révolutionnaires, mais au service du Parti. Exemple d'abnégation intellectuelle, de discipline consentie.

Poète relevant d'un groupe dont le procédé le plus constant fut l'allusion, Louis Aragon est depuis quelques années revenu au style direct. Détermination qui consacre l'incapacité de la poésie à l'expression dialectique, à la pensée discursive. Quoi de surprenant si Aragon, soucieux d'être entendu de la masse, revient aux méthodes oratoires, use d'une rhétorique de meeting révolutionnaire ? Il n'y a là qu'un apparent paradoxe et seuls les aveugles s'étonneront de trouver dans « *Hourra l'Oural* » un ton singulièrement « français » qui tour à tour rappelle les redondances de Hugo ou les facilités de Béranger. Pour être entendu du grand nombre il faut parler le langage de tous et Aragon a voulu parler ce langage.

J'avoue que je suis souvent gêné, et plus qu'à mon tour, mais ne suis-je pas pourri de ce fameux « goût » littéraire que m'a inculqué la culture bourgeoise ? Il ne s'agit pas de faire œuvre d'art mais de travailler pour la Révolution, et les Révolutions se font la plupart du temps aux accents d'hymnes fort médiocres. Or si Aragon perd souvent en qualité poétique ce qu'il gagne en compréhension, il arrive parfois que poésie et révolution y trouvent également leur compte. Ainsi dans cette « *Réponse aux Jacobins* » violente, colorée, belle d'une haine à libérer tous les asservis.

En toute candeur je tiens le problème pour insoluble. Il y a une poésie militante comme il y a une poésie de contemplation. Un Louis Aragon accepte de renoncer aux pures spéculations, à la splendide fantasmagorie des images et accepte de travailler à la diffusion des idées révolutionnaires. Personne ne saurait lui refuser ce droit.

S'il est vrai, toutefois, que la Révolution et la poésie préparent l'avènement de l'homme, puisque la fin dernière de la Révolution est de délivrer le Prolétariat et de lui permettre d'accéder tant à la culture qu'au libre jeu de son activité sentimentale, on est en droit de se demander si la Révolution a beaucoup à gagner à la propagande d'un Louis Aragon. N'y a-t-il point chez un poète qui consent à écrire, serait-ce par conviction réelle, d'incontestables platitudes, quelque chose de

ce renoncement, chrétien à l'origine, foncièrement contraire à la belle cruauté de la Poésie qui ne saurait, sous peine de se perdre, se soumettre à rien pas même à la Révolution. Car l'homme porte en lui même son propre mal, sa propre grandeur et ce n'est point un changement social qui saurait le distraire de son épouvantable réalité.

LA VIE EST UNIQUE, par *Pierre Morhange* (Gallimard).

La violence dialectique, le dynamisme de Morhange donnent à sa poésie son caractère un peu oratoire. Elle est souvent plus sociale qu'humaine. A vrai dire elle n'est point d'essence poétique, mais elle est *acte* de poète, définit la position d'un homme en face de la décomposition capitaliste. Cette valeur, qui n'est point valeur intrinsèque mais valeur de témoignage, lui donne une portée que bien peu de poèmes, infiniment plus riches cependant, peuvent atteindre.

On retrouve en ce livre les démarches selon lesquelles l'esprit arrive à l'idée de révolution. A l'origine elles sont évidemment sentimentales. Il ne s'agit pas encore de dialectique et la lecture de Marx ou de Hœgel ne fera que confirmer intellectuellement une intuition de poète. Cet instinct n'est autre que la réaction naturelle de l'adolescent vis à vis de ce qui n'est pas sa propre personnalité, le non-conformisme radieux de cet âge ingrat que l'éducation bourgeoise ne parvient pas à étouffer chez tout le monde. Attitude qui n'est d'ailleurs spirituelle qu'en apparence et dont la psychanalyse pourrait fournir les clefs.

Ainsi une poésie révolutionnaire, une poésie de Masses, part aussi bien du tréfonds de l'être que le lyrisme le plus subjectif. Lorsque Pierre Morhange se plaint à la façon des pires élégiaques de cette « *blessure toujours rouverte* » il exprime uniquement cette attitude de l'adolescent-poète, attitude qui transcendant la mélancolie vague de la puberté doit se résoudre en révolte sociale.

Cette hantise de la mort, du malheur, le sentiment des relations physiques, matérielles, de la pensée et du corps (*Mes pensées respiraient comme des animaux*, note Morhange) ne sont point seulement les états concommitants, les syndromes d'un vague-à-l'âme romantique, ils sont les signes avant-coureurs de la révolte. Le dégoût de soi-même qui nait de l'abus de l'analyse, la haine de soi que nourrit un homme digne de ce nom, le poète les reporte instinctivement sur les individus qui l'entourent. Des textes comme « *Gallia* » sont caractéristiques à ce point de vue. Voici les hommes tels qu'ils sont avec les petites classifications à leur mesure:

*A la droite de leur logis s'étend le petit pré de leur perversité,*
*A gauche le petit pré de leur générosité,*
*A droite le brouillard de leur orgueil,*
*A gauche le vent de leur douleur...*

On songe, en lisant cela, au D. H. Lawrence des derniers poèmes. Lawrence, également, parce qu'il expérimentait en lui-même l'indivisible unité de l'homme, en venait à proclamer la nécessité de la Révolution.

Cette bassesse de l'homme social, Morhange dit combien l'accentue, la cultive l'exploitation capitaliste. C'est à peine si de rares loisirs lui laissent le temps de faire « *le bilan lamentable de sa vie* ». Et, alors, au nom de tous les esclaves, au nom des aveugles, le poète, seul clairvoyant, fait entendre la protestation suprême:

*C'est une folie de chanter, d'oser le chant.*
*C'est une folie de rire, d'oser les dents,*
*Une folie pour l'oiseau d'être tiède sur la branche*
*Dans la forêt,*
*Une folie de vivre, d'oser la vie.*

Sous un régime social inique, la prétendue liberté spirituelle n'est qu'une farce monstrueuse, puisque sont refusées à l'individu les conditions matérielles de la liberté, puisque sont corrompues les sources mêmes de la vie. Comment le poète se satisfairait-il de ce néant, comment ne montrerait-il pas l'inutilité de tout, la faillite de tout effort individuel ? Il sait que l'homme ne sera libre que le jour où *les* hommes seront libres.

Tant que cette heure ne sera pas venue « *tous les efforts périront sur pied* », les efforts de tous ceux qui voulant le triomphe de l'esprit veulent la fin sans vouloir les moyens. Jusque là c'est l'abrutissement du troupeau, de la collectivité sans âme, la hantise de la guerre et pour tous ce sort atroce:

*Mourir sans avoir rien dit*
*Mourir sans avoir rien fait.*

« PEINES PERDUES », par *Jacques Baron* (Correa).

La substantielle préface que Ribemont-Dessaignes a consacrée à ce livre met l'accent sur la nécessité d'un retour à l'inspiration collective. La poésie a pour fin de tromper la solitude individuelle. En ce sens le surréalisme qui est apothéose de l'individualisme ne permet à l'esprit que de découvrir sa propre

image. Sans doute le stade surréaliste est-il nécessaire, sans doute permet-il à l'homme de se découvrir, mais il n'est qu'un temps d'une évolution qui doit permettre à l'individu de sortir de lui-même.

L'« *Allure poétique* » était un chant quasi spontané d'une grande fraîcheur de diction, généralement hermétique, où la seule note accessible était celle d'une confiance illimitée dans les possibilités de la poésie. « *Paroles* » qui est de 1929 était en quelque sorte la codification de l'attitude surréaliste (De même chez Eluard une différence analogue sépare « *Amour la Poésie* » de « *Capitale de la douleur* »). Baron y définissait sa position, prenant conscience de sa propre solitude, optait provisoirement pour un non-conformisme total. Lorsque André Gaillard intitulait un de ses poèmes « *Les ponts rompus* » il entendait par là cette tragique décision, décision que tout poète actuel a été amené à prendre à une époque déterminée de sa vie. Avec « *Peines perdues* », au contraire, c'est la reprise de contact avec le monde objectif, avec la terre qui est à tous, c'est une expérience nouvelle enrichie de toutes les expériences du moi, de tous ces périples vertigineux au cœur de l'être.

Cette reprise de contact avec un monde enfin accepté parce que transfiguré par l'amour, un texte comme « *Le vent du soir* » l'exprime avec chaleur et netteté. Enthousiasme verbal qui ne va pas sans une certaine mélancolie, on ne sait quelle lassitude. C'est que pour Baron, comme pour Pierre Morhange, les conditions sociales font que l'abandon à la poésie ne peut-être total, que la belle confiance, un peu candide et radieuse en sa naïveté même, des lyriques d'autrefois n'est plus possible tant que sévit la contrainte capitaliste. Voilà pourquoi ce même Jacques Baron qui écrivait avec une langueur de lied ou de romance:

*A peine êtes-vous née A peine êtes-vous belle,*
*A peine je vous chante A peine ai-je pleuré*

notera avec une vigueur toute rimbaldienne que nous sommes tous « *nés sous le signe de la chiennerie* ». Cet abaissement il ne faut pas l'oublier et les purs élans sentimentaux ne seraient qu'indignes anesthésiques s'ils nous faisaient, en nous berçant de rêves, perdre conscience de notre esclavage « *Il est bon de savoir que nous sommes des chiens car alors seulement nous pouvons mordre.* » Assertion qui trouve un écho plus définitif encore dans un vers comme celui-ci :

*La vengeance est un de nos biens les plus précieux*

Ce serment de haine est corollaire de toute attitude poétique, car le poète animé par l'orgueil :

*de vouloir tout saisir*
*par les yeux de l'Amour*

sent très bien que sur le plan concret il ne peut se satisfaire de cette affirmation absolue. Il ne s'agit plus de geindre après les paradis perdus, il faut refaire un monde social tel que chaque individu puisse pleinement y développer sa personnalité, retrouver son paradis propre, réaliser sa dignité humaine. Telle est l'âpre volonté qui imprègne ce livre sous des apparences d'élégie. Pour ceux qui aiment la poésie, la poésie ne saurait être une fin en elle-même. Il convient d'abord de lui assurer des conditions convenables. Lorsqu'elles seront réalisées, alors seulement la poésie et même le jeu poétique deviendront possibles.

LES FIÈVRES DE LA TERRE, par *Paul Voyle* (Le Triangle).

Voici l'exploration de la plus humaine réalité. Pour un Paul Voyle ne se pose même plus l'antinomie du sujet et de l'objet, tout n'est que magnifique et douloureuse présence. Victoire stérile d'ailleurs pour Voyle et ses pareils. Le ton de la parfaite gratuité, d'un humour qui jongle avec les données les plus méprisables de la vie quotidienne et les mue en fugitives étoiles, ne peut avoir raison d'une inquiétude toujours renaissante :

*Oiseaux des cris restez blottis,*
*je cherche bouche à terre une bouche inouie*
*refusée aux mirages*
*pulsation du sol sans ombre.*

Tentative désespérée du poète qui après avoir de haute lutte conquis son univers se trouve prisonnier de ses propres images, tel « *Le forçat innocent* » dont le plus grand poète de notre époque disait naguère la plainte.

Cette angoisse de Paul Voyle, ce serait un bien grand mot de l'appeler métaphysique car trop d'esprits semblent ignorer que la métaphysique est aussi naturelle et instinctive que la faim ou la soif. Le vertige de l'inconscient, l'étourdissante griserie de l'écriture automatique n'ont jamais guéri personne, car même s'il leur advient de renseigner l'homme sur la nature de son mal, il serait vain de penser qu'ils puissent l'en délivrer. Ce fut la tragique erreur de la récente génération de le penser. Et cela m'inquiète un peu de voir un jeune poète comme Paul Voyle

s'engager après ses aînés en cette voie sans issue. Mais ne vaut-il pas mieux, après tout, être avec André Gaillard de ces « *cœurs trop fidèles pour s'habituer à vivre* » qu'accepter la commune trahison? « Je ne suis pas venu apporter la paix mais la guerre », c'est là le seul évangile que puissent entendre les poètes et les échecs littéraires ne comptent plus pour ceux qui ont adopté cette attitude désespérée, insensée, mais la seule qui soit digne des hommes vivants à une époque où toutes les valeurs sont à réviser.

« VÉNUS SOUS LE VENT », par *Pierre Guegen* (Jacques Haumont et Cie).

Une grande fraîcheur. La pureté de la mer. Le rire des filles pleines de santé. M. Guegen déballe, gouailleur, sa bimbeloterie sans prétention. Un poème en loterie, c'est toujours le cœur qui gagne, et lorsque rien ne va plus tout va pourtant le mieux du monde.

M. Guegen croit au monde extérieur et ne s'embarrasse point de métaphysique. Un monde printanier, très jeune, parcouru de rivières, d'oiseaux, où guette à chaque détour d'un chemin banlieusard une « ogresse de chair fraîche ».

Pourquoi ne pas accepter un divertissement qui se tient pour tel, un humour qui n'est au fond que de la pudeur ? C'est l'accent de Max Jacob. D'un Max plus parisien et exotique à la fois que celui de la rue Ravignan. Un Max qui serait voltairien.

Attirances de la mer mais qui s'exprimeraient au fil de la Seine. Un placide chaland se muant peu à peu en bateau ivre, en un de ces voiliers de la Grande Aventure qui avec Guegen à la barre se trompent si aisément de route qu'ils trouvent à Robinson les nègres de Conrad. Il faut lire ce petit livre sans vouloir trop le peser, sans y vouloir chercher une portée qu'il n'a pas. Cette Vénus sous le vent c'est votre petite amie se dorant au soleil. Ses charmes ne sont point dus à la seule nature mais est-ce une raison pour la dédaigner ?

« CHEMIN PRIVÉ », par *Gaston Bonheur* (Jacques Haumont et Cie).

Je retrouve la même veine chez M. Bonheur. Un nom à tenter la fortune. L'amour mais sans la mer. Variations en mineur sur des thèmes de polissonnerie champêtre. Un érotisme à fleur de peau comme celui qui trouble les inspiratrices du poète :

Dans vos boîtes à bons-points
Vous cachiez les étoffes douces
Qu'il fait bon frotter contre la peau

En littérature, du moins, nos contemporains sont des amoureux tristes. Même lorsqu'il célèbre les langueurs de la délectation morose M. Bonheur montre que l'amour a des côtés... mettons... agréables. C'est une vérité élémentaire mais voici dix ans que nos poètes l'avaient oubliée.

Parallèlement à cette poésie légère M. Bonheur atteint à des hauteurs plus humaines. La campagne rode autour de son cœur, l'envahit de feuillages. Une bonne odeur de terre se mêle au goût des baisers et cette flûte de berger moderne, de chevrier égaré au cœur de Montparnasse, évoque soudain les garrigues et les troupeaux:

Dans la garrigue
les perdrix se cherchaient
les nuit de lune enceinte.

C'est le ton Giono, la symphonie panique des harmonicas dans « Un de Baumugues ». On reprochera à M. Bonheur d'être superficiel. Je songe à une belle grappe transparente, sucrée. Plaisir d'un instant et fondant comme la lumière. Mais que de patience, de relations mystérieuses à l'origine de ce délice. La lente gestation de la terre, la complicité du soleil, de l'eau. Ainsi ces courts poèmes dont les doctes diront qu'ils sont faciles. La grappe aussi est facile, et l'abeille.

« La belle en dormant », par *Georges Hugnet* (Cahiers libres).

Un reploiement perpétuel de l'être sur lui-même et dans cette prison de miroirs, à perdre tête, les irisations de l'amour. Présence de femme aimée. Identité de l'amour et de son objet:

*Tu es devant moi, je te retrouve toujours*
*dans une vie de plus en plus habituelle*
*Où nous sommes toujours plus inattendus.*
*Pour te dire que tu es toute ma mémoire,*
*toi qui demeures toujours à venir.*

Vanité d'une possession qui n'est que poursuite sans fin. Le poète, toujours en attente, aux affûts de cette insaisissable réalité:

*Au bruit de la source des jours,*
*belle de nuit porteuse de clés*
*devant la porte de l'angoisse*

Ainsi se poursuit le dialogue intérieur avec une femme de rêve ou plutôt la femme *des* rêves. La diction est empreinte de pudeur soutenue, voilée et comme une flamme sous une porcelaine. Trop souvent encore une imagerie un peu désuète mais souple pourtant malgré trop de clichés qui sentent l'époque surréaliste. L'hermétisme de ces poèmes ne se justifie pas toujours. Ils sont précieux et perdent en résonnance humaine ce qu'ils gagnent en charme artificiel. On doit attendre de Georges Hugnet et de quelques autres un effort de renouvellement. « *La Belle en dormant* » regarde trop encore vers le passé.

Léon Gabriel GROS.

PAROLE DE DIEU ET PAROLE HUMAINE, par *Karl Barth*. (Ed. Je Sers.)

« De tous côtés — écrit Barth — de grandes visions certes, toutes nourries d'histoire, mais peu de connaissance véritable, existentielle, convaincante; d'excellents poteaux indicateurs, mais peu de chemins viables; une grande espérance, mais peu de force réelle pour enfanter. Et au milieu de nous, parmi nous, une grande faiblesse. Cette faiblesse, faut-il l'appeler notre faute ou bien notre destinée » ? Mais que nous propose Barth qui est, comme on sait, un des grands pasteurs de l'église réformée allemande et, en même temps, un des meilleurs disciples de Kirkegaard ? Voici : « un évènement auquel ne conduit *aucun* chemin et pour lequel l'homme n'a *aucun* organe. » Et encore : C'est sur les *frontières* de l'humanité que le problème théologique se pose. »

Certes, je n'ai pas beaucoup de peine à imaginer les réactions que de tels problèmes et qu'un tel titre, susciteront dans toute notre génération et en vous-même, cher lecteur, qui bon gré mal gré suivez comme une ombre cette même génération. Va-t-on encore vous parler de Dieu ? Une telle philosophie ou, comme c'est le cas, une telle théologie, doivent-elles encore exister ? peuvent-elles encore se situer dans le plan de nos occupations, de nos préoccupations contemporaines ? A nos questions *actuelles*, y a-t-il une *réponse* qui ne soit vétuste et capitaliste, dans la théologie ? Dieu peut-il, aujourd'hui, être considéré comme autre chose qu'un suppôt de la bourgeoisie, un suppôt de l'impérialisme ? Barth fait-il autre chose que le jeu d'une culture qui

s'effondre, le jeu d'une société qui se meurt et qui fait les derniers efforts pour sauver ses principes meurtriers ? N'est-ce pas là un dernier guet-apens du fascisme ?

Il est certain que le positivisme du XIXe siècle, renforcé par le matérialisme historique, a mis le christianisme au ban de l'intellect, certain aussi qu'il l'a forcé à se replier sur lui-même, à prendre conscience de sa misère, de sa lâcheté, mais aussi de sa mission parmi les hommes. Le christianisme historique nous semble d'autant plus révoltant qu'il a non seulement solidarisé sa cause avec celle des puissants de la terre et qu'il se soit posé lui-même comme une puissance, mais qu'il a tourné son Dieu, trahi, renié, contre le pauvre, l'opprimé, l'exploité, qui avaient été mis sous sa garde. C'est la carence éthique absolue du christianisme qui a permis, sur le terrain politique, l'insurrection des esclaves abandonnés à eux-mêmes. Dégoûtés à juste titre, par le christianisme et ses fausses promesses d'au-delà, les pauvres que l'Ancien Testament ne cessait d'opposer aux riches, ont décidé de renoncer à l'interprétation du monde et entrepris de pourvoir à sa transformation. En fait, même si le christianisme détestait la violence, était-ce une raison de sa part de condamner la violence chez les opprimés seuls, cependant qu'il l'autorisait, cette même violence, chez les exploiteurs et qu'il se donnait le rôle de bénisseur des armées ? La non-violence dans le sens primitf, est loin d'ailleurs de signifier ce que, plus tard, on a voulu y voir. La non-violence évangélique n'est pas un acte de résignation, d'acceptation, de soumission, mais un acte d'héroïsme qui comportait, précisément, la non-soumission absolue, le refus têtu, le sacrifice délibéré de soi, une violence en somme qui, bien que toute d'esprit, avait une action terrible sur la force brutale autonome. Qu'une telle non-violence puisse atteindre à des proportions de violence réelle, la preuve a été faite par le mouvement de Gandhi. C'est la violence propre au christianisme et ceci explique l'attitude de Barth et du nouveau réformisme allemand qui, d'une part, constitue la *seule opposition* dressée aujourd'hui contre Hitler, (on sait que les pasteurs protestants ont refusé d'accepter la clause aryenne qu'on voulait leur imposer) et qui, d'autre part, a pris nettement part dans la bataille politique, du côté des socialistes, voire des communistes. « Cette espérance est la même — écrit Barth — « la liberté dans l'amour et l'amour dans la liberté, seul mobile *direct* de l'activité sociale; une société organisée dans la justice, seul but *direct*, de cette activité: la suppression de la tutelle, ou davantage de l'exploitation et de l'oppression des hommes par d'autres hommes; la suppression des différences de classes et des frontières

nationales, de la guerre, de la contrainte, et de la violence, la culture de l'esprit à la place de la culture des choses... » etc. Il pose « la notion d'un *but de l'histoire terrestre* (qui n'est pas exclusif de l'espérance d'une vie éternelle dans un nouveau monde) » il avoue que ce but est « devenu vivant sous la forme des espérances-socialistes », et que cette culture éthique « n'a pas besoin d'être christianisée spécialement ». Car « pour leur vie les hommes n'ont évidemment pas besoin de nous », ce n'est pas leur existence, mais l'au-delà de leur existence, qui en appelle à la réponse religieuse. Il proteste avec les spartakistes, contre « le travail en soi », il fait siennes « les protestations »... du socialisme.. violentes et radicales... contre tout l'état spirituel et matériel de la société », il s'inquiète « de cet homme si terriblement menacé par le dit problème éthique ». Et il ajoute cette phrase significative: « le progrés politique et social — sans révolution, ou avec révolution si on ne peut l'éviter » — car, on ne peut y renoncer « au nom d'une consolation céleste ou de je ne sais quel renvoi à la vie intérieure, dont le seul effet a toujours été — c'est notoire — d'affaiblir la question éthique et finalement l'endormir ».

Certes, cette espèce de christianisme, qui cesse de confondre éthique et métaphysique, et comprenant que l'éthique est une « grandeur autonome », décide de l'abandonner aux hommes et leur permette de s'en servir librement, à d'infinies chances de prendre racine, et de s'accroître dans le monde social de l'avenir. Il faut voir là la préfiguration du christianisme tel qu'il se développera dès demain, che les Soviets, l'homme religieux n'étant nullement mort en pays prolétarien, l'homme ne pouvant être arraché à sa fonction immanente d'animal métaphysique. Mais Barth ne serait pas un pasteur issu de Kirkegaard, « le plus aventureux des cavaliers de l'échiquier », s'il ne reconnaissait « l'impossibilité du christianisme s'il n'est qu'une éthique ». Ayant fait à l'éthique humaine sa part ! sous l'œil bienveillant d'un Dieu qui ne se peut désintéresser des évènements *temporels* concernant l'homme, il sait que, tôt ou tard, un moment viendra où il faudra « suspendre l'éthique ». Il écrit : « Le problème éthique consiste dans ce mystère que l'homme, l'homme tel que nous le connaissons, est impossible; que cet homme ne peut, en présence de Dieu, que *mourir.* »

Au demeurant, ce livre est un recueil de conférences pastorales, qui essaie d'expliquer — ou d'épaissir — le mystère du monde dans l'homme, de l'église dans le monde, du pasteur dans l'église. « A dire vrai, l'Eglise est une impossibilité. A proprement parler, on ne peut être pasteur. Qui a le droit de prêcher, qui peut prêcher, quand il sait de quoi il s'agit dans

la prédication?... C'est seulement quand notre message jaillit d'une détresse réelle que notre charge devient *mission.* Et seule une mission peut légitimer notre prédication. » Mais un livre comme celui de Barth qui suit de près, bien que sur le seul plan de la mystique, « le plus aventureux des cavaliers de l'échiquier », ne peut être ni raconté, ni résumé. Ce n'est qu'à la lecture, qu'on peut mesurer la disponibilité chrétienne dont dispose encore le luthérianisme — et lui seul — et l'effrayant effort qu'il livre pour ne pas abandonner ni Dieu ni l'homme, en s'attachant à la fois à ce qu'il y a de plus *actuel* dans le monde et de plus *primitif* dans la révélation. Sans doute n'est-ce là que la tâche, intelligemment résolue, d'une église qui veut vivre à tout prix et qui se doit, pour cela, de ne pas entièrement abandonner l'immanent si elle veut conserver l'autorité qui lui est nécessaire pour imposer le transcendant. Cet opportunisme, *de bona fide,* qui est celui de Barth, n'empêche pas, bien entendu, le problème de se poser tout autrement, de manière radicale, je veux dire d'exiger nettement une séparation absolue entre l'éthique et la métaphysique et, en abandonnant l'éthique aux hommes, supprimer entièrement l'existence de l'Eglise qui, privée du contenu de l'éthique, cesserait d'avoir un sens historique et devrait s'évanouir. La voie métaphysique qui va, selon Barth, seulement de Dieu à l'homme, n'a pas besoin d'intermédiaire. Elle doit demeurer une activité strictement individuelle et, s'il était avéré qu'elle ne se peut dispenser d'apôtres, de missionnaires, un Pascal, un Kirkegaard, un Chestov, seront toujours là qui, hors d'une église, accompliront leur mission temporelle. Tant que se poseront, angoissants, les problèmes derniers de la mort, l'homme ne cessera d'être un animal métaphysique, quel que soit par ailleurs, le bonheur social qu'il aura pu atteindre et cela, même en l'absence d'une caste périmée qui *a tout intérêt* à maintenir, sous la menace, l'actualité de la question métaphysique, même là où elle n'a que faire. Si, comme le dit Barth lui-même, l'Ancien Testament ne tend qu'à la suppression de toute Eglise, il est temps de lui donner satisfaction. La question métaphysique ne s'en portera que mieux.

Benjamin FONDANE.

LE VOYAGE DE MADAGASCAR ET TERRES DIVINES, par *Maurice Martin du Gard,* (Flammarion).

Parmi les nombreuses joies que procurent au lecteur les livres de M. Maurice Martin du Gard, ce n'est pas la moindre que l'aptitude aux métamorphoses dont chaque page, presque, porte témoignage. Pour certains êtres, le voyage est un perpé-

tuel renouvellement. Tant de choses inconnues et étranges séduisent nos regards, attirent notre esprit ! Dans ce Proche-Orient surtout, que M. Maurice Martin du Gard appelle si magnifiquement et si justement, « Terres Divines », nous poursuivons les traces du passé le plus riche, le plus complexe, et, en même temps, nous assistons à l'étonnante création de sociétés nouvelles, à l'éveil de nationalités qu'on croyait mortes. Le voyage aux « terres divines », n'est absolument fécond, évidemment, que pour celui dont la curiosité s'ouvre à tous les aspects de jadis et d'aujourd'hui: on peut parcourir la Syrie, l'Egypte, la Palestine, en archéologue, mais je crois même que ce serait faire œuvre incomplète d'archéologue que de refuser toutes les informations que le passé peut nous donner sur le présent.

Dans des pays ainsi alourdis de siècles, nous suivons mieux la continuité qui, par une loi d'éternel retour, répète aux mêmes lieux les mêmes évènements. Les routes des caravanes, les chemins d'invasions n'ont pas changé depuis les lointains millénaires, et le fait que des tanks ou des camions automobiles y remplacent aujourd'hui le chariot du nomade, la horde du Barbare, ou la pacifique frise de chameaux du trafiquant, n'enlève rien à la destination originelle de ces pistes creusées d'antiques ornières. Séparer arbitrairement l'hier de l'aujourd'hui selon une classification rendue plus artificielle encore par les dernièrés découvertes scientifiques sur la nature du temps, nous priverait de percevoir totalement la « divinité » de ces terres, c'est à dire leur fécondité spirituelle immense et jamais lassée.

Tout cela, M. Maurice Martin du Gard nous l'a fort bien dit dans un de ces livres parfaits, où l'intelligence la plus attentive et la plus riche sensibilité s'accordent harmonieusement. Sans commettre aucune des erreurs de la flanerie esthétique, de l'enquète, de la projection du moi sur le décor mouvant des choses, l'auteur de « Terres Divines » conduit par le plaisir de voir et de comprendre, par cet élan spontané vers toutes les formes de l'activité humaine, aussi sympathique aux neuves sociétés qu'aux cadavres d'empires, suit, semble-t-il, le fertile caprice des circonstances et de la fantaisie.

Caprice, non: il n'y a pas caprice, là où une volonté préalable, ou mieux, une disposition instinctive de l'esprit dispose par avance les chemins de l'observation. Chaque individu regarde le monde avec des yeux différents, et il aperçoit un monde particulier, qui est toujours un peu sa propre *représentation*. Ce qu'il verra sera en raison directe de sa capacité de voir, plus encore que des spectacles qui s'offriront à ses yeux, en raison aussi de son aptitude à l'approfondissement, à la fois sub-

jectif et objectif, dans le sens de la chose et dans le sens du connaissant. Les moments même de flanerie, deviennent extraordinairement suggestifs, dès que l'esprit laisse affleurer jusqu'à la conscience le moindre détail de couleur et de dessin, le léger rappel de la mémoire que déclanche un nom, une date. La prise de contact avec l'univers est ainsi un perpétuel échange, une prodigieuse osmose de la perception et du souvenir.

Cette perpétuelle spontanéité en face de l'objet, cette disposition à accueillir toutes les incitations des paysages, des êtres, des circonstances, voilà ce qui donne aux livres de voyage de Maurice Martin du Gard, cette richesse d'idées et d'images. Je sens si bien que je limite arbitrairement leur efficacité en les appelant « livres de voyage », que je voudrais trouver un autre terme moins usé, moins fruste, et qui corresponde mieux à l'exquise qualité d'esprit que nous trouvons dans « Terres Divines ». Il y a en eux tant de choses, que je redoute, même, la comparaison qu'on peut faire avec d'autres livres de voyage, non pas seulement avec des ouvrages médiocres ou niais, qui sont par définition hors de cause, mais même chez les écrivains de grand talent, combien en connaissez-vous qui semblent vraiment maîtres dans l'art de voyager ?

Celui-ci a tout préparé avant son départ. Il ne peut plus avoir de surprises. Il sait tellement bien tout ce qu'il va voir, qu'il n'aurait pas besoin de partir: les éléments de son livre sont déjà prêts. Il ne redoute qu'une chose: l'élément imprévu qui détruirait l'ordre de ses reconnaissances préalables et l'architecture de son savoir livresque. S'il le rencontre, soyez certains qu'il ne voudra pas le regarder et qu'il passera en fermant les yeux et en faisant la moue. C'est une bibliothèque qui voyage; comment voulez-vous qu'une bibliothèque s'émeuve et consente à apercevoir autre chose que ce qui figure à son catalogue?

Celui-là se fie à sa fantaisie et à son flair. Il ne sait rien du pays dans lequel il va, et, à dire vrai, il s'en soucie peu. Il attrappera toujours au passage quelques anecdotes, et il meublera son récit avec les plus médiocres aventures, les plus insignifiantes rencontres. Pour peu qu'il soit un homme de grande renommée ou de haute situation littéraire, ces pauvretés passeront pour chefs d'œuvre.

Et puis, il y a Barrès, perpétuellement ennuyé, ou plutôt sans cesse préoccupé de son propre moi, faisant la moue. Barrès à Baalbeck! l'amusant spectacle, et comme Maurice Martin du Gard l'a joliment rappelé: « Il fait des citations, donne de larges extraits des hymnes de Racine, pose des questions qu'il veut laisser sans réponse, on sait ce que cela implique d'embarras et de

baillements parmi les ruines. Ce jour-là, comme en Grèce, Barrès préférait les mirabelles. »

J'entends quelque lecteur murmurer alors : « Mais quel est donc le voyageur parfait que vous voulez proposer à notre admiration ? » Et je réponds « celui qui sait s'enchanter de tout, qui ne promène pas devant les paysages et les êtres une image préconçue, celui qui peut s'intéresser à tout, au présent comme au passé, aux ruines et aux bâtiments neufs, à la situation sociale des peuples et à leur art, aux beautés d'un site unique et aux aspects terre à terre de la vie quotidienne; celui qui ne cherche pas dans les choses son propre reflet, mais les éclaire de son intelligence et s'en enrichit ». Si l'on me réclame alors un exemple, je crois n'en pouvoir trouver de meilleur que dans cet écrivain dont je viens de citer quelques lignes. Maurice Martin du Gard représente en effet, pour moi, ce voyageur parfait, dont l'esprit et le cœur sont sans cesse en éveil, celui que tout intéresse parce qu'en tout il sait reconnaitre l'humain. Que ce soit à Prague ou en Suède, en Belgique, dans ces pays de proche Orient qu'il a si bien nommés « terres divines », et dans ce « Voyage de Madagascar » si évocateur, si noblement instructif, il est là, avec son clair regard attentif et profond. Si vous ne connaissez pas les pays dont il parle, vous en posséderez désormais une substantielle image; si vous les connaissez, vous les découvrez de nouveau parce que sa manière de vous les montrer, dans leur plus exact éclairage, leur donne une réalité nouvelle.

C'est dans les livres de Maurice Martin du Gard qu'il faut apprendre l'art difficile de voyager, parce qu'ils ont aussi ce précieux privilège de vous restituer jusqu'au timbre de sa voix, et qu'en le lisant vous croyez encore l'entendre parler. Et il vous semble, alors, qu'il vous conduit, comme par la main, vers les pays lointains où tant de choses ont ému son esprit et son cœur, tant de choses dont il nous dira, en d'harmonieuses pages, tout ce qu'elles signifient pour la culture du passé et la connaissance la plus actuelle du temps présent.

Marcel BRION

GODEFROID DE BOUILLON par *Hermann Closson* (Cahiers du Sud)

On reproche couramment aux auteurs de ce temps d'avoir peur des grands sujets. Rien ne serait plus fondé si, comme la critique dramatique semble le croire, le théâtre n'était représenté en France que par la douzaine d'œuvrettes que nous montrent annuellement les scènes parisiennes. Rien de plus

injuste, si l'on considère *toute la production dramatique;* car, n'en déplaise au monde officiel du théâtre, il existe une littérature dramatique, originale, puissante, vivante, qui ne craint pas d'aborder les problèmes les plus hauts; de ce que la crise, l'indifférence du public, la timidité des entrepreneurs de spectacle, l'apathie de la critique, empêchent cette littérature de se manifester au grand jour, on affecte trop facilement de croire qu'elle n'existe pas. Je pense que l'étude du théâtre de l'après-guerre révèlera aux historiens futurs plus d'une surprise.

Je ne sais si la critique dramatique voudra tenir compte du *Godefroid* de Hermann Closson. C'est pourtant, je ne crains pas de l'affirmer, l'une des œuvres les plus originales et les plus puissantes qu'aient produites ces dernières années. En quinze jeux de scène, Hermann Closson a évoqué autour d'un héros singulièrement attachant, toute la Croisade. Une large fresque, baignée de légende et de poésie. Rien d'une reconstitution historique, le genre le plus faux, le plus platement ennuyeux qui soit. Pour le poète, la réalité des faits n'a aucune importance; quelques lignes générales lui suffisent; au delà des évènements, souvent incertains, son intuition le fait pénétrer au plus profond de la vérité humaine. A un moment donné, des hommes transportés par une grande idée, sont allés vers Jérusalem; des hommes, avec leurs doutes, leurs faiblesses, leurs lassitudes, leurs colères, des êtres vivants, pleins de contradictions comme tout ce qui vit, et que, sous nos yeux, les chroniqueurs qui les suivent, s'apprêtent à grandir dans l'attitude figée de l'héroïsme, en les dépouillant de leur humanité.

Au centre, une grande figure énigmatique: le Chef, le Héros, Godefroid.

On a reproché à Closson la complexité de son personnage. Le véritable Godefroid, nous assure-t-on, devait être un homme simple. Qu'en savons-nous ? Ecoutons le témoignage d'un contemporain, le Chroniqueur Raoul de Caen : « Il était beau de visage, haut de taille, agréable en ses discours, excellemment réglé dans ses mœurs; son humilité, sa douceur, sa modération, sa justice, étaient grandes ; *il brillait comme un flambeau parmi les clercs,* plus encore que comme un chef de guerre parmi les chevaliers; et néanmoins, il savait aussi mieux que personne, faire les choses qui sont de ce monde, combattre, former les rangs, étendre par les armes l'empire de l'Eglise et frapper toujours le premier ou un des premiers. »

Ce personnage, à la fois clerc et chevalier, n'est déjà pas si simple. Je doute qu'il ait été l'homme d'une seule idée. Rappelons-nous que le futur Chef de la Croisade commença par se faire le champion de l'Empereur contre le Pape, en cette guer-

re des Investitures qui venait de dresser l'un contre l'autre les deux grands principes de la volonté de puissance au moyen-âge, le Temporel et le Spirituel. Devenu le plus éclatant représentant de ce même Principe Spirituel, nous le voyons négocier avec le Roi de Hongrie pour le passage de ses troupes; il déjoue les fourberies de l'Empereur grec Alexis; il sait faire taire les jalousies, les rivalités des Chefs, leur imposer sa primauté. Tout ceci est d'un habile politique. Un homme simple peut bien reconquérir le Saint Graal; mais, quant à la recouvrance de Jérusalem, il y faut d'autres vertus, plus profondes et plus complexes. Aussi bien, l'ambition du dramaturge n'est pas de nous brosser un portrait ressemblant du Conducteur de peuples; sous l'image traditionnelle, il veut retrouver l'homme, un homme à la fois grand et pitoyable, que torture notre moderne inquiétude. Quoi de plus émouvant, de plus intensément dramatique que le spectacle de cette âme déchirée par d'incessants conflits, qui domine l'un des évènements les plus considérables de l'histoire, sans y trouver un aliment qui puisse suffire à ses désirs démesurés.

Au cours des premiers tableaux, Godefroid nous apparait immobile, résigné. Dans cette sauvage forêt des Ardennes, où la neige bloque pendant de longs mois le seigneur dans son château-fort, ou la chasse et la guerre locale sont les seules occupations offertes à son activité, quoi donc le pourrait tenter ? Rien n'est ici à sa mesure. Rien ne vaut la peine d'être poursuivi, d'être désiré. Aucun imprévu possible. Atmosphère pesante, étouffante, et qui doit produire à la scène un véritable malaise. Toutes les subtilités d'Ulrich, le Chroniqueur, n'arrivent pas à faire naître un semblant de vie dans ce désert. Que pourrait-il y réaliser, celui qui dédaigne un destin à la mesure des hommes?

Mais voici que s'annonce le grand évènement qui va tout transfigurer. Sous les murs du donjon, Pierre l'Hermite prêche la Croisade. Godefroid ne s'est même pas dérangé pour l'entendre; cet enthousiasme facile, à la portée des foules, ne le tente pas. Le Clerc arrive, empli de la sainte Parole : « Il faut partir ! Tout le monde part ! » Voilà bien ce qui pourrait le mieux éloigner Godefroid! — Et c'est si facile! « Pierre connait la route... Il suffit de marcher vers le soleil, pendant quelque temps. Et l'on arrive à Jérusalem, tout de suite. Ce sera une marche triomphale.. » Aucun doute sur l'issue de la campagne: « Dieu est avec nous! » C'est donc cela qu'on lui propose ? Une petite promenade ? Une aventure terminée d'avance ? Mais la vérité est tout autre, et c'est l'imprudente Clotilde qui, pour le retenir, la lui révèle. Elle la tient de Pierre lui-même: « La route est sans fin; c'est beaucoup plus loin que Rome, plus loin

qu'on peut le dire ! Le pays est étrange, il n'y a pas d'arbres, pas de vent; tous les peuples sont ennemis, tous ! Il y a la peste et la famine; il n'y a plus de nuit, le soleil est tout près de la terre, on marche dans du feu.... » Un vertige saisit Godefroid : voilà peut-être une tâche digne de lui. Le prédestiné a accepté l'invitation de son destin.

Mais, de cette acceptation, il a le constant souci de n'en pas être le prisonnier. La Croisade est une grande chose, merveilleusement périlleuse et incertaine; on peut vivre pour elle, à la condition de ne point vivre que pour elle. Déjà aux yeux de tous, il est le Chef, celui qui sait la route, l'âme de la Croisade; le danger serait de s'enfermer dans cette attitude, d'y croire soi-même. S'appliquer, constamment, à briser les limites toujours trop nettes de ses propres créations; au delà des raisons d'agir trop évidentes, en chercher d'autres, toujours d'autres; se chercher soi-même, se duper soi-même; vouloir à la fois tous les aspects de la vie; ne se satisfaire d'aucune réalité, fut-elle aussi haute que la conquête de Jérusalem... Ce désir, toujours inassouvi, *d'autre chose*.... Notre cri nostalgique, à nous tous, prisonniers d'une seule vie qui se fige à mesure dans une forme que rien ne peut modifier... Seul, le devenir est riche de possibilités infinies; tant que Jérusalem demeure le but lointain, et *peut-être inaccessible*, la Croisade vaut d'être poursuivie. Mais sous les murailles de la ville enfin atteinte, quelle angoisse est la sienne ! Va-t-il donner le signal de l'attaque, ce signal qui, définitivement, fermera toute issue au possible ? » Mes victoires les plus belles sont celles que je n'ai pu prévoir; la bataille qui se gagne à mesure qu'elle se livre... Ah! il y a longtemps que je suis entré à Jérusalem ! « — Dès lors, tout ce qui suit n'est que gestes sans importance, formalités vaines, attitudes. « Je vais au tombeau du Christ, déclare Godefroid ». Evidemment; il n'y a plus rien d'autre à faire.

Voilà, réduite à ses traits essentiels, cette figure émouvante, et qui dépasse de très haut les petites marionnettes de nos montreurs. Elle s'impose, par la vertu d'une action toujours vivante, à travers les éclairs et les réticences d'un dialogue d'une remarquable sobriété, où chaque parole, chaque silence se charge d'intentions et pénètre droit au plus profond de l'âme des personnages. Malgré quelques longueurs, ces quinze jeux de scène sont véritablement du théâtre, et du meilleur. Ils pourraient fournir à un metteur en scène de grand style — mais y en a-t-il encore? — la matière d'une importante création.

Gaston MOUREN.

LE BUREAU DE PLACEMENT, par *Panaït Istrati*. (Rieder).

Ce livre que Panaït Istrati a arraché aux griffes de la maladie, parait être plutôt la matière de l'œuvre que l'œuvre elle-même. On dirait que l'auteur a arraché au sol du pays roumain — à cette époque où la misère atteignait toute son acuité — le bloc où il voulait tailler sa statue. Ebauche de statue, bas-relief portant encore les traces de l'outil et où l'on voit, autour d'Adrien Zograffi, des figures âpres et tourmentées à demi captives de la masse. Des ombres laissent deviner des gestes inachevés; des rictus affleurent et la pierre les reprend avant qu'ils aient pu dire tout ce qu'ils voulaient signifier. Nulle part on ne sent le brillant du fini, l'effort de l'artiste. Et peut être vaut-il mieux qu'il en soit ainsi. Cette matière, si brute et si dense, trouve sa beauté dans sa texture. A être trop travaillée elle aurait perdu son grain si dru, sa rudesse expressive et sa puissance. Le héros, Adrien Zograffi, fait ainsi bloc avec les autres personnages. Il est plus proche d'eux, et sa voix et ses gestes, mêlés dans l'ébauche à ceux de ses compagnons de misère attestent avec plus de force la révolte impuissante de l'individu contre tout ce qui l'accable, contre toutes les forces sociales ou naturelles qui s'acharnent à paralyser son héroïne, à détruire la foi, à tuer la dignité.

Adrien Zograffi veut bien donner sa vie pour l'humanité, mais il veut garder intact son moi:

« Sacré aristocrate, lui dit Mikaël, voilà pourquoi je t'aime. Là encore ton diable de père céphalonite a charrié dans tes c . . . . une étincelle divine. »

Il aime les hommes. Pour sa foi en une humanité meilleure il est capable d'apprivoiser ses faims, ses dégouts, toutes ses souffrances, de donner tout son cœur, mais il ne peut se résoudre à laisser s'éteindre cette étincelle.

Là est tout le drame. N'être que l'un des grains — pareils à tous les autres — qui constituent la masse, c'est-à-dire l'humanité-ennui, l'humanité-désert, ou rester soi.

Conflit insoluble, qui ne peut conduire qu'au suicide. Les héros de Malraux, au moment de désespérer de la condition humaine, trouvent enfin en eux une justification de la vie : l'attitude héroïque devant la mort. Adrien Zograffi, lui, ne voit dans le suicide qu'une évasion du néant de l'existence dans un autre néant. Et il ne se suicide pas : comment mourir sans avoir trouvé une raison valable d'avoir vécu.

Livre trop humain et désespéré. A aucun moment le rêve, le mystère ou le mysticisme n'effleurent ces hommes. La reli-

gion ne passe dans le livre que comme l'ennemie du socialisme; l'amour commence et finit à la caresse; le rêve stagne comme l'émanation trop lourde d'une réalité viciée.

Adrien Zograffi n'est plus l'enfant qu'emportait sur les collines de Roumanie l'envol des Chardons du Baragan. Il n'entend plus l'appel de l'aventure, l'appel du surréel... C'est pourquoi l'on respire mal dans ce beau livre.

P. M. SIRE.

## *LETTRES ETRANGERES*

BALZAC, par *Ernest Robert Curtius*, traduction H. Jourdan (Grasset).

Les fortunes diverses que la renommée d'un écrivain peut revêtir dans les différents pays où l'on admire son génie, trouvent un exemple particulièrement saisissant dans le « Balzac » de Ernst Robert Curtius. On lit beaucoup Balzac en Allemagne; il existe plusieurs traductions et, notamment, une édition populaire qui a connu un énorme succès. Je ne prétends pas qu'on la connaisse et qu'on la comprenne mieux qu'en France, mais il est incontestable que les lecteurs allemands et la critique le considèrent le plus souvent sous des angles qui, chez nous, paraissent accessoires. Alors que nous regardons Balzac, en effet, comme un grand peintre de la société, principalement, les Allemands se sont attachés de préférence aux éléments secrets de son œuvre, ils ont considéré comme ses ouvrages, sinon essentiels, du moins les plus féconds, ceux qui ont été regardés en France comme mineurs. Bref, alors qu'il est pour nous le témoin et le portraitiste d'une époque, les Allemands l'admirent comme un inégalable analyste du drame humain dans ce qu'il a de plus éternel, de plus profond et de plus mystérieux.

Ce serait exagérer de dire que M. Ernst Robert Curtius nous a présenté un Balzac inconnu : ceux d'entre nous, en effet, qui ont dépassé l'opinion superficielle que l'on a d'ordinaire sur le romancier de la « Comédie Humaine » savent depuis longtemps l'importance de son œuvre mystique, encore que ce soit celle qu'on lit le moins. Mais en mettant l'accent sur ces éléments que la critique française considère généralement comme secondaire, l'illustre romantisme d'Heidelberg a tracé de Balzac une image qui me parait beaucoup plus exacte et beaucoup plus complète que toutes celles qui ncus avaient été montrées jusqu'à présent.

Balzac, considéré non seulement comme un peintre des énergies, mais comme une énergie lui-même, infiniment plus vaste, plus complexe et plus totale que ses créatures, cela nous donne le véritable sens, la véritable mesure de son génie. « L'œuvre de Balzac, écrit Ernst Robert Curtius, nous montre derrière la vie humaine le jeu infini des forces en présence. Lui-même est l'expression vivante et créatrice d'une force. Et cette force, nous ne l'aurons parfaitement saisie que lorsque nous l'aurons vue agir ». De là, cette nécessité, illustrée par le livre de M. Curtius, de chercher le vrai Balzac, non pas tant derrière son œuvre, qu'au delà de tout ce que son œuvre ne nous livre pas explicitement, et que nous trouvons davantage peut être dans sa correspondance.

Cette œuvre n'est pas, en effet, la compensation d'une destinée manquée, mais elle offre le curieux spectacle d'une destinée accomplissant, dans l'ordre littéraire, tout ce qu'elle aurait pu épanouir aussi bien dans le plan social. A cet égard, l'œuvre de Balzac se présente surtout comme une immense *action*. Il y a là une vérité qu'on oublie trop souvent, de même qu'on passe trop rapidement devant les arrière-plans de sa pensée et de sa vie, sans savoir qu'il y a là les véridiques éléments de son secret. Le chapitre intitulé « Magie », est, à mon avis, un des plus admirables essais critiques qui aient été tentés pour atteindre cette base encore mystérieuse des livres où se dissimulent les « clefs » de Balzac. Cette préoccupation mystique qui anime « Louis Lambert », « Seraphita », « La Recherche de l'Absolu », combinée avec l'immense et fougueux dynamisme créateur de personnages et de drames, offre à l'observateur un Balzac presque insoupçonné, encore très énigmatique d'ailleurs, malgré la lumineuse analyse qu'en fait M. Curtius.

Par l'originalité des points de vue et la féconde intuition qui guide sa recherche, le « Balzac » d'Ernst Robert Curtius, qu'a fort bien traduit M. Henri Jourdan, est plus encore qu'une puissante prospection en des terres connues, un admirable portrait d'âme qui nous restitue, immense et mystérieux comme la création elle-même, le vrai Balzac.

Marcel BRION.